



44^e édition

PORTRAIT UNSUK CHIN

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse radio/TV
UnsuK Chin
Festival d'automne 2015

Lundi 14 septembre : Direct de 22h30 à minuit

France Musique / Classique Club / Lionel Esparza

Invitée : Joséphine Markovits

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/classic-club/2015-2016/art-sacre-sacree-musique-09-14-2015-22-30>

Vendredi 18 septembre : 7h32

France Musique / Culture éco / Antoine Pecqueur

Sujet : L'année France-Corée, UnsuK Chin

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/culture-eco/2015-2016/un-nouveau-directeur-l-institut-francais-quel-est-aujourd-hui-le-role-de-la-diplomatie-culturelle>

Samedi 3 octobre : 7h30

France Musique / Fabrication maison / Dominique Boutel

Sujet : Portrait UnsuK Chin

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/fabrication-maison/2015-2016/nora-cismondila-rentree-de-l-orchestre-philharmonique-unsuk-chin-l-honneur-10-03-2015-07>

Lundi 5 octobre : Direct de 20h à 22h30

France Musique / Les Lundis de la contemporaine / Arnaud Merlin

Invitée : UnsuK Chin

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/le-magazine-de-la-contemporaine/2015-2016/l-invitee-unsuk-chin-10-05-2015-21-30>

Jeudi 8 octobre : 7h à 9h30

France Musique / La Matinale culturelle / Vincent Josse

Live de Sunwook Kim, pianiste invité dans le cadre du portrait UnsuK Chin

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/la-matinale-culturelle/2015-2016/michel-fau-dossier-du-jour-jazz-la-rochelle-live-sunwook-kim-10-08-2015-07-00>

Lundi 12 octobre : 7h25 à 7h30

France Musique / Au saut du lit / Arnaud Merlin

Sujet : UnsuK Chin à Radio France

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/au-saut-du-lit/2015-2016/festival-musica-week-end-de-cloture-10-12-2015-07-25>

Mardi 20 octobre : 7h12 à 7h25

France Musique / Le dossier du jour / Victor Tribot Laspière, Jean-Baptiste Urbain

Sujet : L'année France-Corée, mention du concert UnsuK Chin

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/le-dossier-du-jour/2015-2016/l-annee-france-coree-10-21-2015-07-12>

Lundi 26 octobre : 20h

France Musique / Lundis de la contemporaine / Arnaud Merlin

Rediffusion du concert Unsuk Chin du 9 octobre

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/les-lundis-de-la-contemporaine/2015-2016/portrait-de-la-compositrice-unsuk-chin-1-10-26-2015-20-00>

Lundi 2 novembre : 20h

France Musique / Lundis de la contemporaine / Arnaud Merlin

Rediffusion du concert Unsuk Chin du 9 octobre

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/les-lundis-de-la-contemporaine/2015-2016/portrait-de-la-compositrice-unsuk-chin-2-11-02-2015-20-00>

Lundi 9 novembre : 20h

France Musique / Lundis de la contemporaine / Arnaud Merlin

Rediffusion du concert Unsuk Chin du 10 octobre

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/les-lundis-de-la-contemporaine/a-venir>

PRESSE

Elle – 28 août
Art absolument – automne
Poly – septembre
Cadences – septembre/octobre
La Lettre du musicien – 1^{er} septembre
Les Inrockuptibles supplément Festival d'automne – 2 septembre
Le Monde supplément Festival d'automne – 7 septembre
Le Quotidien du médecin – 7 septembre
News Press – 10 septembre
Le JDD.fr – 16 septembre
Le Monde – 20 septembre
Figaroscope – 30 septembre
Diapason supplément – octobre
La Terrasse – octobre
Télérama – 3 octobre
Classique d'aujourd'hui – 4 octobre
L'Officiel des spectacles – 7 octobre
Le Monde.fr – 9 octobre
Le Figaro – 9 octobre
Concertclassic.com – 9 octobre
Anaclase – 9 octobre
Anaclase – 10 octobre
Appledaily.com – 12 octobre
France Musique – 26 octobre
Cadences – novembre
Gaeksuk – novembre
La Croix – 23 novembre
Télérama Sortir – 25 novembre
Figaroscope – 25 novembre
Resmusica – 4 décembre
Diapason - décembre



« Dancing, Middle-Aged Men », de Eun-Me Ahn.

CULTURE

Ete! Adnan, peintre/peinture nonagénaire de Beyrouth, et Hanna Schygulla, muse de Fassbinder, croiseront leurs souvenirs de guerre le temps d'une unique soirée. Chic et historique !

DES CORÉENNES PERCHÉES

Année France-Corée oblige, tous les gourous de Séoul débarquent à Paris. Très haut dans la sagesse, nommée « à bas » Trésor national vivant, la chamane Kim Kum-hwo nous convie à un rituel musical qui bruisse d'esprits de tout poil. La chorégraphe Eun-Me Ahn elle, n'aime rien tant qu'ausculter les corps de ses concitoyens. Elle en tire trois pièces générationnelles ébouriffantes dont notre préférée, « Dancing Grandmothers », loi sautillante des momies sur fond de techno hypnotique. Pays du matin calme ? Plutôt des soirées folles, ou !

DES INTELLOS RADICALES

Elle tire les ficelles d'un monde de marionnettes, de poupées, de masques. Elle confronte des êtres de chair et de plastique. Au fin fond du Kentucky, Gisèle Vienne s'est rendue l'an dernier à une convention de ventriiloques : matière première d'une nouvelle création, scénarisée au cordeau par l'écrivain Dennis Cooper et peuplée d'étrangetés vocales. Plus tempétueuse, la madrilène Angélica Liddell, fille de militaire, mixe autofiction et classiques littéraires pour mieux hurler ses colères anti-phalocrates. Ça donne, cette année, une pièce de violence et d'amour où résonnent Bach, Bergman et la Bible. Un peu de repit ? L'immense Anne Teresa De Keersmaeker donne corps, avec le minimalisme qu'on lui connaît, à la langue de Rilke : la beauté du geste, littérairement.

DES REINES CONTEMPORAINES

Elles sont rares, les compositrices, à percer dans la musique contemporaine. Parmi elles, il y a la Coréenne Unsuk Chin avec ses emballages de rythmes, ses mélodies qui poignent en ville et ses calmes soudains. Ses concertos ? Des orages de délicatesse ! Comptez encore sur l'Autrichienne Olga Neuwirth, avec son œuvre inspirée de Melville, pour vous tourbillonner longtemps dans l'oreille. Ses partitions distillent des voix portées, des sons d'ordinateurs, des percussions chaotiques. Elles nous peignent des paysages sonores dans lesquels on voudrait se noyer. Même Pierre Boulez adhère à 100 % !

DES POINTURES NEW-YORKAISES

Certes, Trishia Brown, Steve Paxton et Lucinda Childs, figures du New York des sixties, sont à l'affiche et l'on adore encore leur génie de



« Othof », de Bouchra Ouizgen.

« Odiplus der Tyrann », de Romeo Castellucci.



l'épure. Mais si on forgnait un peu la relève ? Moins rigoristes que leurs aînés, les quodras Miguel Gutierrez et Faye Driscoll ont une idée plus politique et introspective de la danse. Le premier, en robe de mariée ou juste au corps fleuri, questionne sa vie de bohème, ses rêves de gloire avortés, sa sexualité, à travers « Age and Beauty » : un grand show queer qui vous éblouit sans paillettes. La seconde enchevêtre soavamment les jambes et bustes de ses danseurs, invitent le spectateur à trouver sa place dans ce corps collectif. Jolie manière de travailler, en sous-texte, l'idée de communauté et de vivre-ensemble.

DES TRENTENAIRES À SUIVRE

À ces deux-là, on prédit de prochaines explosions. Jonathan Châtel, franco-norvégien de 36 ans qui traduit l'ibsen à ses heures, n'a pas peur des monuments. Il s'attaque ici à Strindberg, l'autre grand Scandinave, qui a fait de sa crise d'inspiration un chef-d'œuvre dramatique – « Le Chemin de Damos », durée : dix heures, dont Châtel ne retient que la première partie. La lumière est crue, la scénographie sobre, histoire de laisser au texte et aux quatre acteurs tout le loisir d'éclater. Quant à la chorégraphe Bouchra Ouizgen, ex-danseuse orientale, elle puise dans le patrimoine gestuel dans les voix, les chants, les fêtes du Sud marocain pour composer de géniales symphonies des corps.

FESTIVAL D'AUTOMNE, du 9 septembre au 31 décembre, Paris. Programme sur festival-automne.com

DES MONSTRES SACRÉS

Coup de poing... Le théâtre de ces deux grands-là n'est pas fait pour les tièdes. Quitte à fleurter, l'un et l'autre, les pudibonderies intégristes. Et pourtant, rien de plus sidérant que les pièces, façon tableaux en mouvement, de Romeo Castellucci. Qu'il monte un texte de Hölderlin, lui-même inspiré de Sophocle, qu'il revisite « L'Orestie » d'Eschyle ou trône une merveilleuse Clytemnestre en surpoids, ou qu'il tisse une fable sanguine autour des frises du Parthénon, ses trois spectacles au programme nous promettent des fulgurances hantées par la Grèce. Quant à Rodrigo Garcia avec son esthétique trash et ses salves anticapitalistes, il nous concocte une pièce-quatour disséquant les travers de la vie urbaine. Pas très fendant ? Ce serait oublier que notre rebelle ibère est un pro du rire jaune.

DES PERFORMERS HAUTE COUTURE

Avec sa copine Tilda Swinton jouant les modèles, il a inventé des happenings qui détricolaient la mode : « Qu'est-ce qu'un vêtement, un vestiaire, une allure ? » s'interrogeait Olivier Saillard, tête pensante du Palais Galliera. Cette année, il met en scène sept actrices-mannequins qui nous racontent leurs habits fantômes, ces robes, ces manteaux qui drapent leur mémoire. Ou comment habiller les femmes avec des mots. Des femmes d'œuvres et de mots précieux, en voilà d'autres.

MOISSON D'AUTOMNE

C'EST PARTI POUR QUATRE MOIS ! DES ARTISTES VENUS DU MONDE ENTIER SE PRODUISENT À PARIS ET EN ÎLE-DE-FRANCE. LE FESTIVAL D'AUTOMNE S'ANNONCE JOUISSIF. QUI FERA CHAVIRER LA SAISON ?

PAR THOMAS JEAN



La Convention de ventriloques de Gisele Vienne.



« You Are my Destiny (Lo Sturo di Lucrezia) », d'Angelica Liddell.



« Models Never Talk », d'Olivier Saillard.



« Andreas », de Jonathan Châtel.

3 71 53 18 56 32 42 62 52 5 74 9 48 8 0 9 3 5 6 3 2 3 9 3 4 5 7 6 8 1 4 6 5 0 0

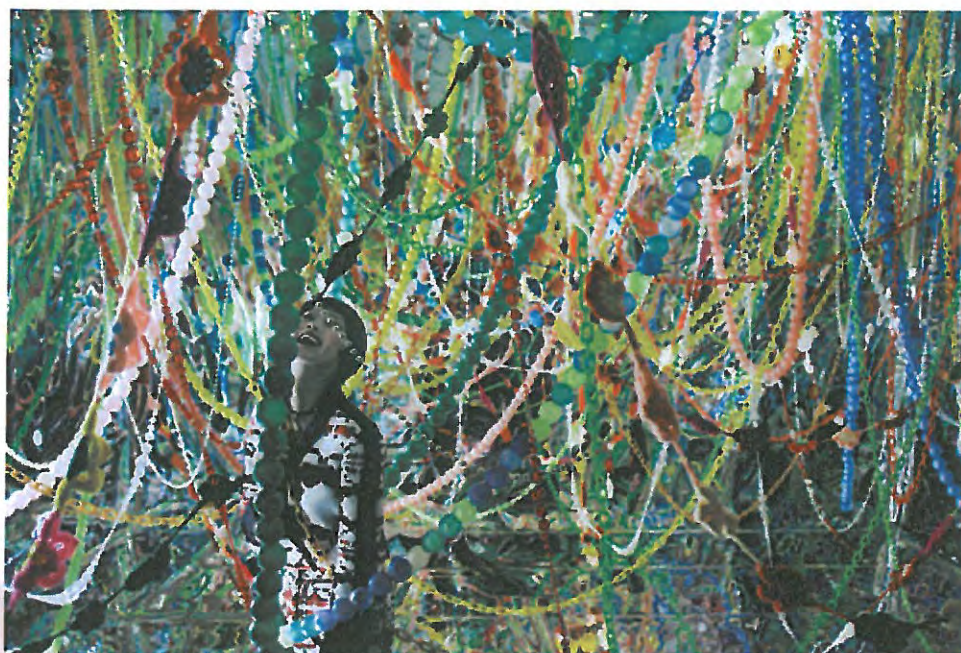
Art absolument – automne 2015

De l'autre côté du miroir coréen

PAR EMMANUEL DAYDÉ

« Allons vers la Corée » entonnait gaiement Voltaire au XVIII^e siècle. Mais que de chemin parcouru avant que la France et la Corée du Sud ne conviennent d'un partenariat global pour le XXI^e siècle et que l'Institut français ne fête le 130^e anniversaire du premier traité d'amitié, de commerce et de navigation, signé en 1886 entre la III^e République et le « Royaume ermite » du roi Kojong, resté à l'écart du monde, avec une effervescente et incroyablement riche *Année France-Corée*. Voyage au bout de la ville de Séoul, dans la mâchoire d'un finistère extrême-oriental en forme de tigre tapi.





ANNÉE FRANCE-CORÉE 2015-2016
MUSÉE GUIMET / MUSÉE CERNUSCHI /
PALAIS DE TOKYO, PARIS / TRI POSTAL, LILLE /
CENTRE POMPIDOU-METZ / LE CONSORTIUM, DIJON

En haut : Chm Jeong Hwa *Cosmos* 2015, guirlandes composées d'objets en plastique recyclé, dimensions variables.
En bas : Vue de l'exposition *Séoul, vite, vite!*, Tripostal, Lille, 2015-2016. À gauche : Do Ho Suh, *High School Uniform*, 1997, dimensions variables. Courtesy de l'artiste et Lehmann Maupin Gallery, New York/Hong Kong.
À droite : Michael Jo, *Plexus* 2013, métal poli, nitrate d'argent, ampoules, laque, 122 cm x 15 m.

Tout Coréen s'aventurant en montagne redoute de rencontrer le tigre, devenu, dans le chamanisme comme dans le bouddhisme, un symbole actif de pouvoir, de puissance et de férocité. Lieutenant de l'esprit de la montagne – le puissant *Sansin* –, le tigre renvoie aux mythes fondateurs du peuple coréen. Aussi envahit-il la peinture, la céramique ou le mobilier à partir du XVIII^e siècle, au moment où la longue dynastie Choson cherche à renouer avec ses traditions propres, ainsi que le montre la majestueuse exposition *Tigres*



de papier du musée Guimet. Mais que ce soit en Corée ou ailleurs, la faim du tigre n'est guère différente de celle de l'agneau : c'est la faim naturelle, implacable et douloureuse de vivre, dans une terre profondément marquée par la tragédie. Brutalement annexé par le Japon en 1910, le « Pays du matin clair » – et non pas « calme », comme on le traduit souvent à tort – se voit ensuite meurtri après 1945 par la guerre froide, avec l'occupation américaine au sud et soviétique au nord, qui aboutit à la dramatique guerre de Corée (1950-53) : deux millions de morts, trois millions de réfugiés et des villes rayées de la carte (telle Séoul, détruite à 70 %). Balafrée en deux parties irréconciliables de part et d'autre du 38^e parallèle et d'une zone tampon démilitarisée, la Corée n'existe plus qu'à moitié, partagée entre Corée du Nord et Corée du Sud. Nécessité faisant loi, elle a transformé cette adversité en force qui va, ce qui permet aujourd'hui à la Corée du Sud de revendiquer l'une des scènes artistiques les plus – sinon la plus – brillantes d'Asie. Paradoxalement, c'est l'introduction du *soyanghwa* (la peinture occidentale), soutenu par l'occupant japonais – depuis l'ouverture au monde prônée par l'ère Meiji (1868-1912) – face au traditionnel *dongyanghwa* (la peinture orientale), qui a fait accéder la Corée à la modernité. Au départ contrainte et forcée, cette modernité issue de l'ennemi s'apparente à une aventure empêchée, qui n'aura vraiment droit de cité qu'à partir des années 1950. Accompagnant cet effort pour sortir de soi-même, Paris fournit à distance des modèles à suivre, comme le rappelle l'exceptionnel rassemblement de chefs-d'œuvre plus ou moins inconnus de l'exposition *Séoul Paris Séoul* du musée Cernuschi.

Tigre contre dragon

Au cours du XX^e siècle, la France n'accueille pas par hasard sur son sol quelques 300 artistes coréens. Premier Coréen à avoir effectué ses études en Europe, Pai Unsung met fin à ses études d'économie en découvrant à Marseille un nu de Léonard de Vinci. Après avoir acquis les bases du naturalisme à l'occidentale, il pratique une sorte

Tigre avec ses trois pelils.
Dynastie Choson [13^e2-1910], XVIII^e -XIX^e siècle,
cculeurs sur papier. Musée Guimet, Paris.



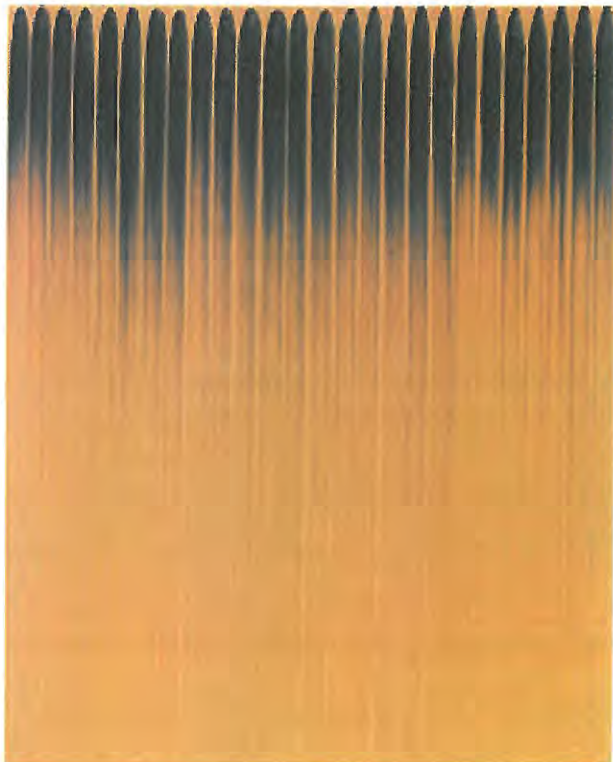
Hong InSook. *Trace*. 2015, encre de Chine et gouache, 80 x 120 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Alain Margaron, Paris.

de réalisme que l'on pourrait qualifier de « chamanique » avant que de se retrouver « socialiste ». Séjournant rue Belloni, chez Lee Jongwoo, un riche dilettante, Unsung est contraint d'abandonner toutes ses toiles à la Ruche à Paris à la déclaration de guerre, pour rejoindre précipitamment son pays en 1940. Bien que devenu président honoraire de l'École d'art de Gyeongju, Pai Unsung choisit malencontreusement en janvier 1950, au moment de l'éphémère reconquête de la ville par les forces communistes, de partir pour la Corée du Nord. Quoique vite nommé Premier peintre de Kim Il-sung, on finit par perdre sa trace dans une tyrannie sans mémoire (on le suppose décédé en 1978), tandis que son œuvre pionnière est mise à l'index en Corée du Sud. S'associant aux mouvements avant-gardistes japonais et s'inspirant des revues d'art étrangères, Kim Whanki pratiquait, lui, dès les années 30 une autre forme d'abstraction, qui réduisait les objets à des formes géométriques simples, dans le goût du groupe international – mais néanmoins parisien – Abstraction-Création. Le début de la guerre de Corée en 1948 met fin à l'émancipation du Réalisme Nouveau

(*Sinsasilp'a*), à peine fondé en 1947 par le même Kim Whanki et d'autres artistes formés au Japon, tel Paek Yongsu. En 1957, cédant au besoin d'expression individuelle après une guerre meurtrière qui a fait passer l'idéologie avant la personne, un cercle de jeunes artistes s'insurge néanmoins contre l'académisme sclérosant imposé de part et d'autre du parallèle et prône l'Informel. Sous l'influence de l'expressionnisme abstrait américain et de l'abstraction lyrique française, Lee Ungno, Han Mook ou Bang Hai-Ja usent ainsi de hautes pâtes et de coups de pinceaux violents. Très grand connaisseur de la calligraphie, Lee Ungno invente un nouvel art abstrait oriental dans des collages de magazines et de papier traditionnel *hanji*, qui doivent autant à la peinture de lettrés qu'aux assemblages de Rauschenberg. Avant de synthétiser ses acquis en élaborant de virtuoses silhouettes humaines sous forme de signes calligraphiques, l'artiste, encouragé par Hartung, Soulages, Zao Wou-Ki et par le directeur du musée Cernuschi de l'époque, Vadime Elisséef, fonde l'Académie de Peinture Orientale de Paris en 1964.



Lee Ungno.
Composition. 1970.



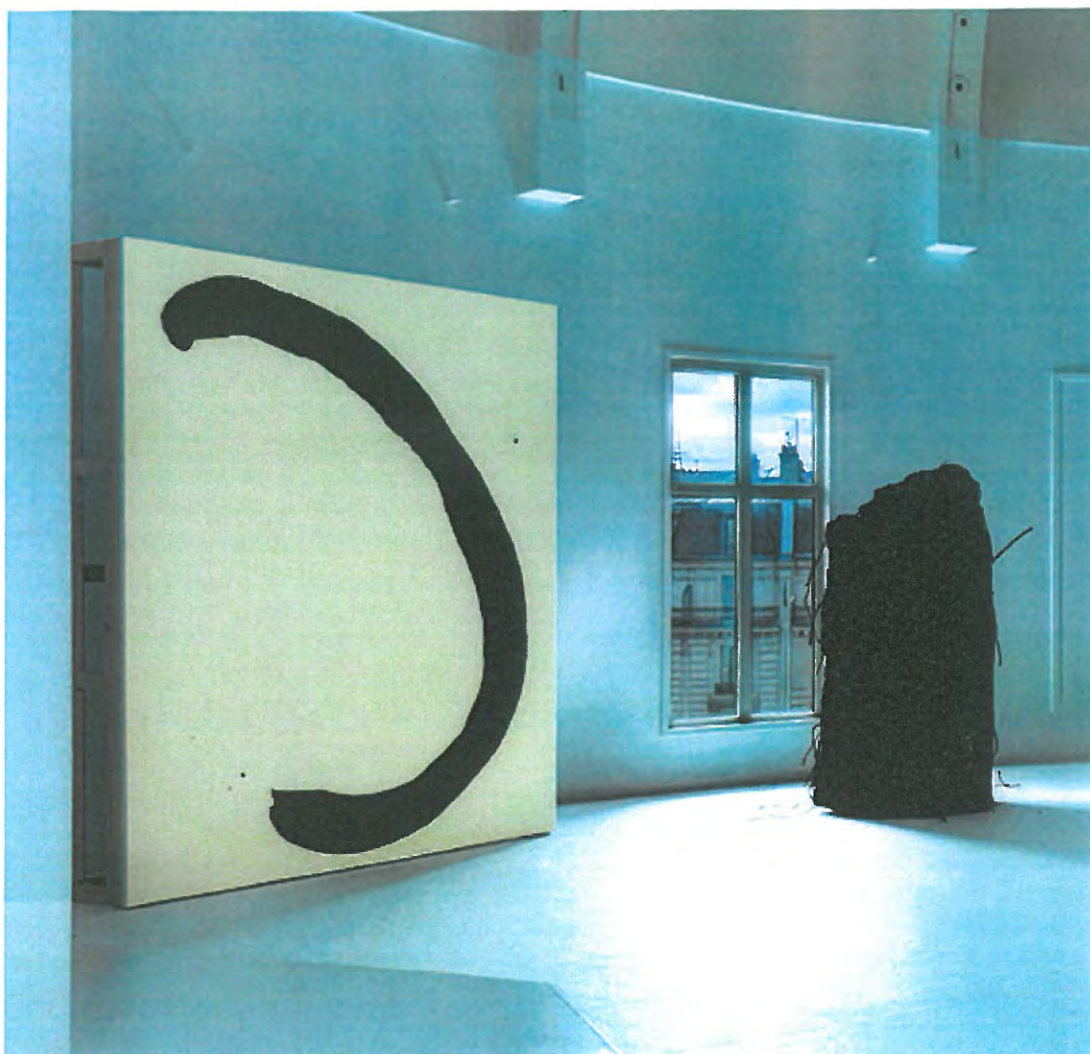
Lee Ufan. From Line. 1979, colle et pigments minéraux sur toile,
162,6 cm x 130,2 cm. Courtesy Pace Gallery, Londres.

À l'école du pauvre et du blanc

Mais lorsque Park Se-Bo effectue, dans le dénuement le plus total, un bref passage à Paris en 1961, pour y montrer ses toiles posées au sol, envahies de coulures et rongées par l'acide, l'auteur de *Protoplasmes* existentiels réalise l'étroitesse d'une école de Paris qu'il juge désormais provinciale et décorative. Né dans la terrible pauvreté de la fin des années 60, le mouvement de peinture monochrome Dansaekhwa (littéralement « l'école du blanc », en référence à la simplicité confucéenne de la porcelaine blanche de l'époque Choson) utilise des matériaux pauvres, comme la mine de plomb ou le sac de jute, pour peindre en usant d'une seule couleur dans des performances silencieuses. Outre Chung Chang-Sup et ses *Méditations écologiques* et cosmologiques sur papier *hanji*, Yun Hyong-Keun et ses bandes verticales sur toiles vierges (qui avouent leur dette envers les « objets spécifiques » de Donald Judd ne représentant rien), Dansaekhwa inspire Lee Ufan, qui trouve « un moyen de rencontre avec le monde » dans ses rares coups de pinceau gris-bleu appliqués sur de grandes surfaces blanches – à la manière de quelque Toroni asiatique.

Brûler la maison de la lune

Installé à Paris en 1990, Lee Bae, une fois devenu l'assistant de Lee Ufan, rompt avec la *bad painting* de ses jeunes années pour poursuivre la leçon de Dansaekhwa. Répétant les mêmes gestes, afin de s'oublier soi-même et d'amener à maturité un univers abstrait hanté par la transcendance, la purification et la résurrection, l'artiste crée des « zones d'énergie », bas-reliefs de charbon de bois – plus inflammables que les outrenoirs de Soulages – ou signes sans signification tracés avec un médium acrylique à base de charbon et de bambou calciné. En remplaçant le fusain par le charbon de bois, Lee Bae retrouve implicitement l'univers de « l'encre de Chine », initié par la Corée au VII^e siècle, qui envoie en tribut aux Chinois cette fameuse encre, composée d'un noir de fumée, recueilli à partir de pins brûlés et de colle de corne de cerf. *Issu du feu*, la dernière et sauvage création de l'artiste pour le musée Guimet, retrouve cette origine mythique en s'inspirant d'une cérémonie traditionnelle de Chung-Do,



Vue de l'installation de Lee Bae au Musée Guimet, Paris, 2015.

sa ville natale en Corée, intitulée « brûler la maison de la lune ». Lors de la première lune de la nouvelle année, la foule embrase un bûcher de branches de pin de quinze mètres de haut, afin de détruire symboliquement l'année écoulée et d'en chasser les mauvais esprits. Fagotant de grands morceaux de charbon effondrés avec des fils élastiques, et les traînant, telles des sculptures de feu éteint, sur une toile posée au sol, Lee Bae oppose leur masse noircie à des peintures scintillantes et tachées de lait, qui deviennent

« magiquement immatérielles » – comme l'observe, médusée, Sophie Makariou, la présidente du musée Guimet.

La nature des femmes

L'essor foudroyant de la Corée sur la scène artistique internationale ne serait pourtant rien sans l'émergence, au sein d'une société demeurée farouchement patriarcale, d'une génération d'artistes femmes exceptionnelles, qui irriguent de leurs

créations toutes les disciplines. Privée de son foyer et de ses trois enfants suite à la terrible guerre de Corée, Rhee Seund-Ja doit à la France, qu'elle rejoint en 1951, un épanouissement artistique jusque-là bridé. Devenue l'assistante d'Yves Brayer, Seund-Ja paraît converser avec le ciel, dans un univers optique à l'unisson du monde, où l'observation des montagnes de l'Alaska aperçues à travers le hublot d'un avion paraît plus cosmique qu'abstraite. Rejetant à son tour le statut asphyxiant de mère au foyer, Hong InSook quitte elle aussi la Corée pour la France en 1997 afin, comme le recommande le minimaliste écologique Chung Chang-Sup, de « saisir le temps, soi et la nature dans toutes les traces, taches et événements de hasard ». Se contentant de froisser et de tourner dans tous les sens de grandes feuilles de papier imbibées d'eau, de gouache et d'encre de Chine, InSook crée des paysages abstraits qui gardent en mémoire les rizières du temps de sa Corée natale tout autant que les impressionnistes Monts de diamant rêvés par Chong Son, le grand peintre de

Sansudo (« Montagne et eau » en coréen) du XVIII^e siècle. À l'image du monde, les gestes que ses œuvres incarnent n'ont pas de finalité. Elles n'ont ni début, ni fin, ni milieu. Plutôt qu'une ligne tracée entre deux points, c'est une surface donnée à explorer. Pour InSook, le monde tient tout seul. En œuvrant « comme la nature, avec la nature » (John Cage), son processus créatif de hasards programmés retrouve implicitement les leçons du bouddhisme *son* coréen (équivalent du zen japonais), en même temps qu'il consacre l'engagement tout entier du corps, qui est propre à l'art de la calligraphie. Dans celle-ci en effet, le mouvement s'effectue au niveau de l'épaule, entraînant tout le corps, dont on peut presque lire les élans, les inspirations et les expirations.

Souffler sa vie

Transcrivant cette chorégraphie calligraphique dans les intermittences du souffle, l'artiste nomade Kimsooja – qui partage son



temps entre Séoul, New York et Paris –, tire du mouvement de l'exil et de la contemplation de l'immobilité une esthétique de la présence et de la disparition entre être et agir. Après avoir fait varier un immense écran coloré au rythme de sa respiration sur la scène de la Fenice à Venise ou du Châtelet à Paris, elle recouvre de filtres, qui diffractent la lumière naturelle en un spectre chatoyant, les surfaces vitrées du Centre Pompidou-Metz, tout en installant au sol des miroirs qui en révèlent l'architecture. Ce n'est plus le corps personnel mais le corps du peuple qui est au fondement des trois ballets épiques qu'Eun-Me Ahn a conçus pour le XXI^e siècle. Entamant un grand tour de la Corée avec trois caméras en 2010, la performeuse – connue pour se jeter dans le vide du haut d'une grue – demande aux grands-mères âgées de 60 à 90 ans croisées sur la route de danser leurs vies. De ces gestes précieux et ordinaires, elle tire une chorégraphie de chair et de sang pour d'ironiques, nostalgiques et hautes en couleurs *Dancing Grandmothers*, qu'elle oppose à des *Dancing Middle-Aged*



Vue de Kim Sooja dans l'installation *To Breathe: Botani* (détail), pavillon coréen, Biennale de Venise, 2013.

Men surmenés ou des *Dancing Teen-Teen*, adolescents contraints de travailler comme des brutes assis toute la journée, qui dansent maladroitement « les rêves plantés par les adultes dans leur corps ».

De l'autre côté du miroir

Impliquant violemment son propre corps à ses débuts – dans des *Cyborgs* moulés sur elle-même –, la rayonnante figure féministe de Lee Bul tire aujourd'hui de ses premières expériences intuitives des architectures utopiques universelles et complexes, qui bouleversent la perception des apparences. Révélée



Vue de l'exposition d'Han Mook, *Le Consortium*, Dijon, 2015.



Vue du spectacle *Dancing Grandmothers* de Eun-Me Ahn, Théâtre de la Ville, Paris, 2015.

par les poissons incrustés de paillettes qu'elle laisse se décomposer inexorablement – comme la beauté des femmes – sur les murs du MoMA de New-York en 1997, elle conçoit pour le Palais de Tokyo *Aubade III*, une grande structure métallique d'aluminium, de film et de fumée, qui met en scène la crise ouverte que la nouvelle société ultra technologique de la Corée du Sud a déclenchée avec notre humanité. On retrouve cette vision négative de la croissance excessive au travers de l'emploi presque obsessionnel du miroir et de son reflet, tout au long de la grande exposition futuriste *Séoul vite, vite !* proposée par Lille Renaissance. Dans une *Civitas Solis II* apocalyptique, Lee Bul imagine un plan urbain fait de miroirs posés au sol, paysage mutant qui n'en finit pas d'incarner la séparation du pays. L'hyper-modernisation fulgurante et effrénée de Séoul, cette mégapole réputée cruelle et dure – qui souhaite faire oublier son image passée de « paysanne qui ne paye pas de mine » – ne peut occulter le paradis de façade de son *Gangnam style*, à la fois vanté et ridiculisé par le chanteur Psy. Au cosmos de plastique de Choi Jeong-Hwa répond ainsi le manège tournant à folle vitesse de Choe U-Ram, les collages numériques d'ascenseurs partant dans tous les sens de Jiyeon

Lee ou les inquiétants boucliers de CRS dans lesquels s'enferme le spectateur de Michael Joo. Le même thème du reflet, qui ne renvoie pas l'image attendue du monde et de soi, parcourt les chutes d'eau inversées d'*Infinity* ou l'étrange panoramique nocturne de Séoul endormie, entrecoupé de voix off issues de téléphones portables comme autant de fantômes disparus, de la vidéo *Phone Taping* d'HeWon Lee, brillante transfuge de l'école du Fresnoy. Ce renversement du monde est au cœur de l'œuvre d'Unsuk Chin, la compositrice coréenne invitée d'honneur du Festival d'Automne à Paris, qui prépare pour 2018 un second opéra d'après *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll. Formée à Hambourg auprès de Ligeti, cette Berlinoise d'adoption s'intéresse aux comportements de la lumière comme au *Weather Project* d'Olafur Eliasson – toutes ces créations de soleils, d'éclipses ou de chutes d'eau – qu'elle transcrit en ondes musicales : « J'essaie de rendre en musique les visions de lumière aveuglante et l'incroyable magnificence de couleurs qui émaillent tous mes rêves, un jeu de lumière et de couleurs dans l'espace, formant dans le même temps une sculpture sonore fluide » dit-elle. Se livrant à de véritables calligraphies plastiques sur ses partitions ultracolorées, toujours écrites



Lee Bul. *Civitas Solis II*. 2014, installation, feuille de polycarbonate, acrylique, miroirs, LED, dimensions variables

d'une traite à la main, Unsuk Chin mixe les sons de l'espace occidental et du temps asiatique en faisant appel aux sonorités des papiers de soie et des gouttes d'eau tandis qu'elle s'inspire du street art pour multiplier les gestes musicaux urbains (dans une pièce comme *Graffiti*).

La brûlante (et brûlée) esthétique coréenne, désormais largement détachée de ses influences chinoises, ne doit cependant pas toute son originalité au fantastique bond en avant économique de la Corée du Sud, devenue en 50 ans l'un des quatre grands dragons

asiatiques. Sorte d'*old boy* à la jeunesse volée, comme dans le film du même nom de Chan-wook Park (qui signe à Lille avec son frère un émouvant montage de 11 852 vidéos d'amateurs sur Séoul), l'antique nation du Pays du matin clair s'est transformée en un pays jeune et violent. Mais au sein d'un crépusculaire chaos urbain, la robuste faim du tigre, éprise de logique et d'harmonie, y paraît aussi impossible à rassasier que celle de l'invité mystère surgi de la rivière Han du film *The host* de Bong Joon-Ho, monstre enfanté par la mégapole elle-même et qui n'en finit pas de dévorer ses propres enfants. ■

ANNÉE FRANCE-CORÉE 2015-2016

Tigres de papier – cinq siècles de peinture en Corée. Musée Guimet, Paris. Jusqu'au 22 février 2016
Carte blanche à Lee Bae. Musée Guimet, Paris. Jusqu'au 25 janvier 2016
Séoul Paris Séoul, artistes coréens en France. Musée Cernuschi, Paris. Jusqu'au 7 février 2016
Lee Ungno & Han Mook. Le Consortium, Dijon. Jusqu'au 24 janvier 2016
Séoul, vite, vite! Tri Postal, Lille. Jusqu'au 17 janvier 2016
Lee Bul : Aubade III. Palais de Tokyo, Paris. Jusqu'au 10 janvier 2016
Kimsooja : To Breathe. Centre Pompidou-Metz. Jusqu'au 25 février 2016
Eun-Me Ahn : Dancing Grandmothers. Maison de la Danse, Lyon. Les 10 et 11 février 2016
Portrait Unsuk Chin. Festival d'Automne à Paris, Cité de la Musique, Paris. Le 27 novembre 2015

Poly – septembre 2015

paris est une fête

Les disciplines s'entremêlent du 9 septembre au 9 janvier 2016 au **Festival d'automne** avec, à l'honneur, le metteur en scène Romeo Castellucci (*Œdipus der Tyrann*, *Le Metope del partenone*, *Orestie*), le mythe de la musique du XX^e siècle Luigi Nono disparu en 1990 (*Prometeo, tragedia dell'ascolto*) ou encore la compositrice coréenne Unsuk Chin (*Concerto pour violoncelle*, *Concerto pour piano*, *Rocaná*).

Cadences – septembre/octobre 2015

MONOGRAPHIE UNSUK CHIN
Philharmonique de Radio France.
Dir. : Kwamé Ryan. Isang Enders,
violoncelle ; Sunwook Kim, piano.
20h00. Maison de la Radio.
10-25 €. Tél. : 01 56 40 15 16.

La Lettre du musicien – 1er septembre 2015

AUTOMNE CORÉEN À PARIS

Le volet musical du Festival d'automne de Paris est consacré à la compositrice coréenne Unsuk Chin. L'Orchestre philharmonique de Radio France (dir. Kwame Ryan) accompagnera Isang Enders dans le *Concerto pour violoncelle* et Sunwook Kim dans celui pour piano (9 octobre). Les musiciens de l'orchestre et les deux solistes retrouveront Yeree Suh, soprano, dans des pièces de Unsuk Chin, mais aussi de Ligeti, Debussy, Jeehoon Seo et Isang Yun (le 10). Lors d'un concert rencontre avec la compositrice, les solistes de l'Ensemble intercontemporain joueront deux œuvres pour percussions, bandes et piano.

> 0153 45 17 17

Classique

La rentrée sur les scènes parisiennes Nouvelle ère pour l'Opéra de Paris

La rentrée promet d'être riche sur le front de la musique et de la danse à Paris. Aperçu de la saison automne-hiver.

● Pour l'Opéra de Paris, une nouvelle ère s'ouvre avec la vraie première saison signée par le directeur Stéphane Lissner et le nouveau directeur de la Danse Benjamin Millepied. Ouverture par une soirée de gala le 24 septembre, avec un nouveau spectacle du Ballet, une création de Benjamin Millepied judicieusement mise en regard avec « Thème et Variations » de Balanchine et Tchaïkovski. Pour le lyrique il faudra attendre le 20 octobre pour voir une nouvelle production, le bien austère « Moïse et Aron » d'Arnold Schönberg, dirigé par Philippe Jordan, mis en scène par Romeo Castellucci.

« La Bayadère » sera reprise avant les fêtes de fin d'année dans l'incroyable chorégraphie de Noureev et, selon son habitude, Benjamin Millepied devrait nous faire découvrir les nouveaux talents de la compagnie dans des rôles importants. La saison comportera de nombreuses surprises, dont un nouveau « Casse-Noisette » signé par cinq chorégraphes, couplé avec l'opéra « Iolanta » de Tchaïkovski, comme à la création pétersbourgeoise (mars). « Lear », d'Aribert Reimann, une des créations marquantes du XX^e siècle, fera son retour, mis en scène par Calixto Bieto (mai), ainsi que « Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg », de Wagner, dans une mise en scène venue de Salzbourg signée Stefan Herheim.

Sage modernité

La 44^e édition du Festival d'automne à Paris (jusqu'au 31 décembre) affiche une sage modernité, avec, pour la musique, un portrait du compositeur italien Luigi Nono, pour le théâtre un hommage au metteur en scène Romeo Castellucci et pour le cinéma une rétrospective Yervant Gianikian. Il investira cette année de nouveaux lieux hors Paris ainsi que les deux nouveaux auditoriums parisiens ouverts la saison dernière (Philharmonie et Radio-France). Parmi les rendez-vous plus audacieux : quatre artistes venus de Corée (septembre), cinq concerts de la compositrice coréenne Unsuk Chin (octobre) et quelques grands chorégraphes de l'American Dance, Trisha Brown, Lucinda Child, Faye Driscoll.

Pour la danse les deux grandes scènes contemporaines de Chaillot et du Théâtre de La Ville rivaliseront, avec une impressionnante fournée de spectacles. Au Théâtre de la Ville, les événements seront une soirée « Available Light » avec des œuvres de John Adams, Lucinda Childs et Frank Gehry (du 30 octobre au 7 novembre), « Gala », la création 2015 de Jérôme Bel (du 30 novembre au 2 décembre), et « John », dernière pièce d'un triptyque sur danse, sexe et amour, un spectacle du DV8 Physical Theater de Lloyd Newson, l'enfant terrible de la danse contemporaine britannique, qui a été une sensation de la dernière Biennale de la danse à Lyon (du 9 au 19 décembre).



LANG COMMUNICATION/LEE JEA HOON

La Corée au Festival d'automne

À Chaillot, ouverture le 29 septembre avec « Retour à Berratham », création avignonnaise d'Angelin Preljocaj. On conseille deux spectacles de Kader Atou, « Opus 14 » et « The Roots », en décembre, avant l'événement de la saison que sera la venue de la Korea National Contemporary Dance Company, pour laquelle José Montalvo fera une création.

Olivier Brunel

– Opéra de Paris, tél. 089.89.90.90, www.operadeparis.fr.

– Festival d'automne à Paris, tél. 01.53.45.17.00, www.festival-automne.com.

– Théâtre de la Ville, tél. 01.42.74.22.77, www.theatredelaville-paris.com.

– Théâtre national de Chaillot, tél. 01.53.65.30.00, www.theatre-chaillot.fr.

News Press – 10 septembre 2015

Festival d'Automne à Paris, 44e édition

[Fleur Pellerin - Ministère de la Culture et de la Communication - 10/09/2015 18:15:00](#)

Musique, théâtre, cinéma, danse, arts plastiques, performances... du 9 septembre au 31 décembre le Festival d'Automne s'installe à nouveau à Paris. Quarante lieux de la capitale et de l'Ile-de-France accueillent plus de cinquante propositions venues du monde entier. Trois artistes sont à l'honneur cette année : Romeo Castellucci, metteur en scène italien, Unsuik Chin, compositrice sud-coréenne, et Luigi Nono, compositeur italien. La Corée est par ailleurs mise à l'honneur avec des spectacles de danse, de pansori et de rituels chamaniques.



Avec plus de cinquante propositions venues du monde entier, le Festival d'Automne à Paris réunit cette année, aux côtés de nombreux artistes français, des créateurs venus de pays aussi différents que la Corée du Sud, le Maroc, les États-Unis, le Danemark, l'Autriche, la Côte d'Ivoire ou l'Égypte, présentant toutes les formes d'expression scéniques, musicales ou plastiques. Cette 44e édition est l'occasion de découvrir notamment les nouvelles créations de : Anne Teresa de Keersmaeker (Belgique), Angélica Liddell (Espagne), Olga Neuwirth (Autriche), DV8 (Royaume-Uni), Bouchra Ouizguen (Maroc), Lucia Calamaro (Italie), Nadia Beugré (Côte d'Ivoire), Dimitri Papaioannou (Grèce), Trajal Harrell (Etats-Unis)... Le Festival poursuit aussi son engagement auprès de la jeune scène française en soutenant et en présentant notamment les projets de Pierre-Yves Macé, Noé Soulier, Jonathan Châtel, Gisèle Vienne ou encore Vincent Thomasset.

Les trois artistes à l'honneur

> Unsuik Chin

Disciple de György Ligeti dont elle fut l'élève à Hambourg, Unsuik Chin s'est affirmée depuis vingt ans comme une compositrice de premier plan, jouée par les plus grands interprètes. Le Festival d'Automne à Paris propose un portrait en cinq concerts, de la musique de chambre à l'orchestre symphonique à la Maison de la Radio et à la Philharmonie.

> Romeo Castellucci

Pour la deuxième année consécutive, Romeo Castellucci est le grand invité du Festival d'automne, où il revient avec trois spectacles: Oedipus der Tyrann de Friedrich Hölderlin, d'après Sophocle, au Théâtre de la Ville ; Le

Metope del Partenone (les frises du Parthénon) à la Grande Halle de la Villette ; et L'Orestie (une comédie organique ?) d'après Eschyle, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

> Luigi Nono

« Comment savoir écouter les pierres rouges et blanches de Venise au lever du soleil, comment savoir écouter l'arc infini des couleurs, sur la lagune au coucher du soleil -». Le cycle que le Festival d'Automne consacre au compositeur vénitien depuis l'édition de l'an passé, sur deux ans, propose d'écouter cette magie des paysages lagunaires, le souffle de l'eau, du bois et des pierres, « avec une conscience toujours liée à notre vie », et toujours en mouvement. Prometeo - tragedia dell'ascolto sera présenté le 7 décembre à la Philharmonie de Paris.

Le Programme Corée, du 20 septembre au 27 novembre

Manifestation organisée dans le cadre de l'Année France-Corée 2015-2016

Cette année le Festival d'automne à Paris présente une programmation consacrée à la Corée. Dix dates se succèdent ainsi de septembre à novembre autour de la musique, de la danse et des traditions coréennes à travers 4 artistes, 4 femmes, de générations différentes : la chamane Kim Kum-hwa, la chanteuse de pansori Ahn Sook-sun, la chorégraphe Ahn Eun-Me et la compositrice Chin Unsuk à qui est consacré un portrait en cinq concerts (voir plus haut).

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

887? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44^e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversoises de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Œdipe der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 **

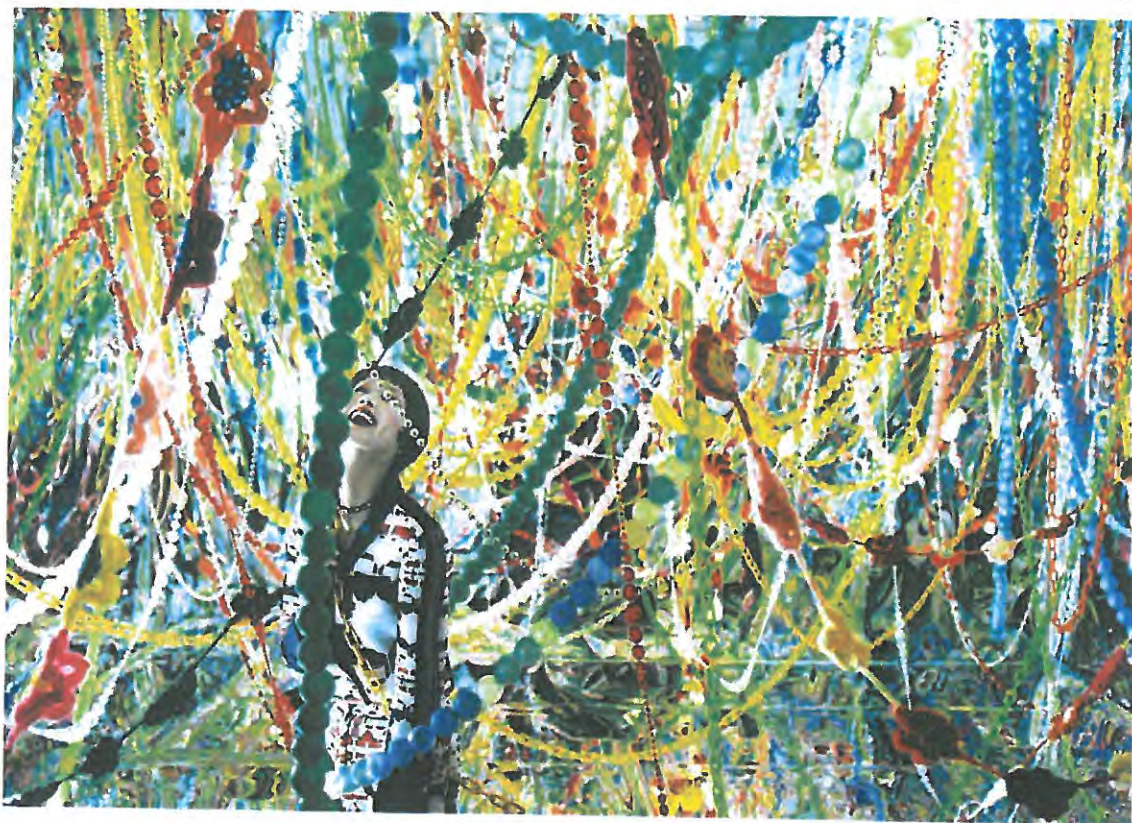
Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.

www.theatredelaville-paris.com

Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.

01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Annie Chénieux - leJDD.fr



Les beaux inquiets du matin calme

La saison France-Corée met en valeur les créateurs de la génération qui a lutté contre le régime militaire

REPORTAGE
SÉOUL (CORÉE DU SUD)

Ce soir-là, les tirs de roquettes réveillent les deux côtés du 38^e parallèle. Au Gochang Jeon Gol (le bien nommé « ragoût de tripes de bœuf »), un bar de Séoul aussi allumé que son nom, on s'en contrecarre comme de son premier verre de soju, l'alcool traditionnellement de riz et de pomme de terre qui, avec la bière, est ici le commencement de toutes choses.

Derrière une lourde porte, le patron a aménagé une exigüe salle de concert avec bar et balcon droit sortis d'un décor des années 1920. Sur scène, Lee Hee-moon, chanteur de pansori travesti avec des jaunes et paillettes, réinterprète sans vergogne le répertoire traditionnel populaire (le mynjo) sur une musique rock dressée pour l'occasion par le bassiste Jang Young Gyu, un taiseux qui a composé des musiques de films aussi bien

qu'œuvré naguère pour Pina Bausch. Minouk Lim lui tombe dans les bras. Longtemps qu'ils ne se sont vus. Minouk Lim est plasticienne. « Tout ça est bien à l'image de Séoul, dit-elle. C'est une société de paradoxes où coexistent l'ultramodernité et quelque chose de très primitif. Comme s'il n'y avait pas eu d'évolution, mais un saut. Lorsque j'habitais à Paris, j'y ressentais un sentiment d'immuabilité. Ici, tout bouge. Vous regardez un immeuble qui est là depuis dix ans et vous vous demandez : comment se fait-il qu'il n'ait pas encore été détruit pour être remplacé par un autre ? ». Elle rit sans rire. « Ici plane en permanence le sentiment de la mort. On devrait toujours interroger la mort, comme cela en serait un peu plus humain », songe-t-elle, alors qu'on la suit de bar en bar dans la nuit de Hongdae, le quartier des universités. Comme le plasticien Choi Jeonghwa, l'écrivain Kim Young-ha ou le cinéaste Hong Sang-soo, enfants de militaires, comme l'artiste Lee Bul, la compositrice Unsuk Chin ou la danseuse Ahn Euh Me et ses grands-mères dansantes, Minouk Lim fait partie de cette

génération marquée par la guerre qui n'en finit plus de se confronter à son passé. On les appelle les « sam ppal yuk », les 3-8-6... 3, parce qu'ils avaient 30 ans lors du grand essor économique des années 1990, 8, parce qu'ils ont été le ferment de la révolution de velours des années 1980 qui mit fin à la dictature, le 10 juin 1987 ; 6, parce qu'ils sont nés dans les années 1960.

La « saison croisée » France-Corée, qui a inauguré ce vendredi 18 septembre au Palais de Chaillot, à Paris, une longue série de spectacles, d'expositions, de concerts, de projections tout au long de l'année et un peu partout en France, est l'occasion de leur donner la parole.

Étistée pendant des siècles sous le joug chinois, colonisée de manière violente au XX^e siècle par les Japonais qui voulaient en éradiquer la langue et la culture, aujourd'hui bordée au nord par son frère ennemi communiste - après une guerre fratricide qui fit un carnage de 1950 à 1953 - et guidée, jusqu'en 1987, par un dictateur qui se pensait éclairé, la Corée est un pays jeune, chaotique.

Longtemps, on traîta ses enfants en bons élèves habiles à la copie. Ce n'est plus le cas. De Nam June Paik à Lee Ufan, le marché de l'art contemporain a explosé. En musique, la K-pop, ces boys bands nourris de rap et d'électro-pop, attire désormais les producteurs hollywoodiens.

Quant au cinéma, soutenu par un système d'aides gouvernementales comparable au (et copié sur le) CNC français, il tient la dragée haute, en termes d'audience, aux blockbusters américains, avec une palette large qui va de la série B populaire au cinéma d'auteur, et dans le rôle du maître vénéré, le vieux Im Kwon-taek, 80 ans, devenu réalisateur parce que l'entreprise de recyclage de bottles de l'armée, qui l'employait comme coursier au lendemain de la guerre, décida un beau jour de se reconverter dans le cinéma.

« La culture coréenne ? Je n'ai rien à dire dessus. Je n'aime pas les idées, les concepts, les généralisations », marmonne le cinéaste Hong Sang-soo, dont *In Another Country*, avec Isabelle Huppert, fut montré à Cannes en 2012. Ah bon ? Et ces films coulés d'histoires comme autant de chroniques d'une société ? « Ils se contentent de jouer avec les stéréotypes. » Le réalisateur de *Right Now, Wrong Then* (« Bien aujourd'hui, mal hier »), qui a obtenu le Léopard d'or en juillet à Locarno, n'est pas arnaqueur d'interviews. Aucun ne l'est. Le Coréen n'aime pas décrypter ni être décrypté. Lui-même que tous les autres.

« Je finance mes films. Si je reçois un e-mail du gouvernement me proposant des subventions possible, dit-il. Mes films ne parlent pas de politique. Si on commence à le faire, on est avalé. Et la politique ne parle pas de la vraie vie. » Lunettes posées sagement sur ses arcades sourcilières, un clope à la main, il rajuste dans la poche de sa chemise les petits papiers sur lesquels il note tout, comme les scénaristes de ses films qu'il écrit le jour même du tournage. Hier soir, il s'est couché à 4 heures du matin. Rien de très original dans ce pays qui partage un problème national de

LE MARCHÉ DE L'ART CONTEMPORAIN A EXPLODÉ. EN MUSIQUE, LA K-POP, CES « BOYS BANDS » NOURRIS DE RAP ET D'ÉLECTRO-POP, ATTIRE DÉSORMAIS LES PRODUCTEURS HOLLYWOODIENS

Des chamans aux grands-mères dansantes, itinéraires coréens en France

ON NE PRÉTENDRA PAS Être exhaustif sur la marée d'événements qui vont se succéder en France tout au long de cette « saison croisée » (Annefrance.com). Notons néanmoins que :

Le Festival d'automne propose, outre un cycle Unsuk Chin et les pièces d'Ahn Eun-Me (la chorégraphe qui fait danser les grands-mères, mais aussi les ados et les hommes « d'âge moyen »), une cérémonie chamannique unique au Théâtre de la Ville (le 20 septembre) et du pansori au Théâtre des Bouffes du Nord.

De grandes expositions se tiennent à Paris : au Musée Guimet, au Musée Cernuschi ; au Musée des arts décoratifs, aux « Espace Nouvelles Images » ;

mode et graphisme en Corée » Le Palais de Tokyo présentera l'installation *Aubade III*, de Lee Bul, à partir du 19 octobre. Quant au Musée du quai Branly, il rend hommage à la Corée lors du Festival de l'imaginaire.

A Lille, sous la houlette de Jean-Max Colard, commissaire de l'exposition « Séoul, vite, vite ! », on retrouve, au Tlypostal, une belle brochette, la « génération des sam ppal yuk », de Lee Bul à Minouk Lim, en passant par Choi Jeong Hwa et Noh Suttgart. Le Centre Pompidou-Metz accueille, à partir du 25 octobre, l'installation *To Breathe*, de Kimsooja. La Friche Belle de Mai, à Marseille, présentera l'exposition « The Future of Now ». Enfin, aux 14

Consortium de Dijon exposera le travail de deux artistes lors d'une exposition intitulée « Lee Ungno & Han Mook : deux peintres modernistes coréens à Paris ». Le photographe Bac Bien-U est à Chambord et au Musée des beaux-arts de Saint-Étienne.

Au MAMA 2015 (Marché des musiques actuelles), concert le 14 octobre de Jambinai, dont les trois membres joignent les cris distordus d'une guitare électrique aux frottements lancinants du haegym et aux basses frappées du geomungo. Ils sont ensuite à La Fabrique de Nantes, aux Docks des Suds, à Marseille, à La Bobine, à Grenoble, et aux Primitifs de Massy.

rétrospective Im Kwon-taek prochaine à La Cinémathèque française, le Forum des images propose une imposante et passionnante programmation, « Séoul hypnotique en 80 films », qui met en scène les mutations de la capitale et du pays, des films produits à la chaîne pendant la reconstruction aux divagations alcoolisées de Hong Sang-soo (jusqu'au 7 novembre).

Au printemps, la Foire Art Paris Art Fair comme le Salon du livre ouvriront leurs bras aux artistes et écrivains coréens. Alors que le Centre dramatique national d'Orléans présente *L'Empire des lumières*, pièce tirée du livre de Kim Young-ha.

En cinéma, à Paris, on attendait la

L'artiste Choi Jeong Hwa et son œuvre « Cosmos ».
CHOI JEONG HWA

« A 16 ans, j'étais ivre du matin au soir, à 22, je me suis enfui à San Francisco pour me reconstruire... » Son père apparaît dans la discussion comme un fantôme, qu'il s'empresse de faire s'évanouir : « Disons qu'avant je n'avais pas de chance, maintenant j'en ai. Je ne crois pas qu'il y avait des bons et des méchants, j'ai été blessé, c'est tout. Je n'aime pas parler de ça. C'est du passé. » Déjà il est debout, parti. Vite vite. *Pali pali.*

Le passé, voilà le point aveugle. Le sanctuaire dans lequel vous n'êtes pas invité. On aimerait mieux que vous parliez d'autre chose. De musique sacrée, le pansori, dont ils sont si fiers, comme du ferment de leur identité. Peu nombreux sont les artistes qui, à l'instar du photographe Noh Suntag, interrogent la guerre fratricide avec le Nord, la violence de la dictature ou les manifestations qui ont précédé l'arrivée d'un régime démocratique. C'est l'apanage de cette génération charnière. On ne peut s'empêcher de penser aux enfants de l'après-guerre en Allemagne, tiraillés entre déni et catharsis.

Le 4 septembre 2014, Minouk Lim a réalisé une performance lors de la Biennale de Gwangju autour des massacres de civils commis par l'armée et la police du pays pendant la guerre. Elle y exposait deux conteneurs où étaient conservés les restes exhumés des victimes. De cela, elle a tiré une vidéo documentaire prévue pour être projetée en avant-première à l'Asian Culture Complex, un immense ensemble architectural, bâti sur le lieu central du soulèvement de Gwangju, le 18 mai 1980, et qui mena sept ans plus tard à la démocratie. Trop, c'est trop ? Les autorités ont fini par convoquer Minouk Lim à « une réunion de négociation », histoire de la convaincre d'abandonner son projet. Elle a tenu bon, mais lors des projections, les visiteurs ne pouvaient s'empêcher de s'interroger sur la présence de ces gens un peu perdus et assis à divers endroits de la salle qui scrutaient si attentivement le public. Les braises couvrent toujours sous la cendre.

Minouk Lim avait 19 ans lorsqu'elle est venue étudier aux Beaux-Arts de Paris. « J'avais intégré la fac deux ans plus tôt. C'était le moment des grosses manifestations, violentes, j'étais dans un club de théâtre, et comme ces groupes culturels étaient à l'université les seuls lieux organisés, ils étaient devenus les moteurs du mouvement... Pour moi, la France, c'était le pays de l'existentialisme. On lisait tous Sartre et Camus. Un jour, en cours, j'ai critiqué une nature morte, des fleurs, je disais ne pas y voir de différence avec une banale illustration. Le prof a fait un scandale. J'ai dû écrire une lettre d'excuses... », raconte-t-elle. Elle a fui.

Après le retour à la démocratie, la plasticienne Lee Bul, elle, a multiplié les œuvres provocatrices, faisant de son corps une sculpture, exposant des poissons en décomposition dont l'odeur nauséabonde finissait par incommoder les très chics amateurs d'art contemporain. Depuis, elle a exposé au MoMA, à New York, à la Fondation Cartier, à Paris, ou récemment à Saint-Étienne. On la retrouve, cette année, au Palais de Tokyo, à Paris, et au Tripostal, à Lille. « J'ai donné mon accord pour cette exposition, dit-elle. Mais, en aucun cas, je ne suis ni ne veux de cette image d'ambassadrice de mon pays. »

Elle a 51 ans, ses cheveux se sont teintés de sel, mais elle est restée célibataire, sans enfants, tout à son art et à ses combats. Dans l'atelier provisoire installé en banlieue où elle prépare l'exposition entourée d'un commando d'assistants, dont son frère et sa sœur, elle dit : « Je me suis toujours demandé si j'étais une "artiste coréenne". La question est simple, la réponse ne l'est pas. Je suis femme dans une société machiste, je suis artiste, je suis asiatique, je suis gauchère. Minorité, minorité, minorité... Je suis et je veux rester du côté de la minorité, chose que je ressens très physiquement. Peut-être parce que, dans le système patriarcal et militaire des années 1980, je suis aussi devenue artiste pour des raisons purement sociales. »

La loi coréenne interdit en effet à toute personne arrêtée par la police pour activités politiques, comme à ses enfants, de diriger une entreprise de plus de dix personnes... Or les parents de Lee Bul étaient des militants de gauche. Circonstance aggravante, sa mère était japonaise, venue vivre adolescente en Corée, et restée illégalement dans ce pays violemment nationaliste (98 % des habitants sont coréens, même si le nombre d'immigrés illégaux, principalement chinois, augmente à vue d'œil). Lee Bul est née au milieu de tout ça, brinquebalée dans la clandestinité.

C'est avec elle que Choi Jeong-hwa a créé autrefois le groupe Museum, dont le nom joue sur l'homonymie avec le mot « peur » –

raconte-t-il, assis en tailleur sur un vaste canapé en skaï faux Louis Vuitton, quelques cannettes de bière vides posées sur le sol, un mari battait sa femme, un père battait son fils, j'ai été battu à l'armée, une sorte d'absurdité voulait que tout le monde devait battre quelqu'un. Pour moi, l'art, ma mission, c'est d'embrasser.»

Au centre de Séoul et de sa constructivité endémique, la maison-atelier de Choi Jeong-hwa, signe de sa réussite, fait figure de havre. Objets plastiques, éclats de lumière ramassés ici et là, déchets colorés d'une société de consommation tout à la fois joyeuse et vaine... Dans un coin, on reconnaît le personnage de gendarme – mannequin grandeur nature – qui ornait la chambre du héros de *Sympathie for Mr Vengeance*, du réalisateur Park Chan-wook, dont il fut le décorateur. Chauve, petite barbichette, de grosses lunettes d'écaille, un jean bleu déchiré, il navigue à mi-chemin entre dérision et poésie. Le passé rangé au rayon des souvenirs. Au-delà de la vie (la *seng wahl*), il plaide, facétieux, pour la « *seng seng wahl wahl... La vie immense*. »

Les « *sam ppal yuk* » ont vieilli. Ils se rangent. Ils suivent le courant. « *Ce n'est plus les 3-8-6, mais les 4-8-6 ou même les 5-8-6...* »,

s'amuse un jeune artiste. Et si, sur la frontière, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Séoul, dans la DMZ, la zone démilitarisée, on continue à se faire peur – deux soldats sud-coréens ont explosé en août sur des mines anti-personnel qui n'auraient pas dû être là –, la jeune génération, qui a ramené en 2012 la fille du dictateur déchu au pouvoir, est, elle, passée à autre chose, nourrie aux mangas, à l'électro et à la consommation de masse.

Mais, à côté des enfants prodiges du show-business façon *Gangnam Style* – « Pour moi, le pire mot, c'est "responsabilité" », confie sans états d'âme Psy, fils à papa et auteur de ce tube planétaire faussement révolté – émerge également une contre-culture inquiète de se trouver une place et un sens dans le « miracle économique » coréen.

C'est du côté de lieux alternatifs et de collectifs comme The Loop ou The Common Center qu'il faut aller chercher cette parole émergente. Parce qu'ils n'ont pas de boulot, ne possèdent rien, parce qu'ils pensent qu'ils n'ont pas de rôle, cette jeune garde en bourgeois s'est trouvé un nom qui sonne comme un manifeste : la « génération surplus ». Mais ça, ce sera pour la prochaine « saison croisée ». ■

LAURENT CARPENTIER

LA JEUNE GÉNÉRATION EST PASSÉE À AUTRE CHOSE, NOURRIE AUX MANGAS, À L'ÉLECTRO ET À LA CONSOMMATION DE MASSE

GAUMONT

« ON EST C... L'O... »

LAV EN GF

UN FILM DE MAT...
BALAMINE GUIRASS...
GUILLAUM...

« CE FILM VA VOUS FAIRE FONDRE »
LE PARISIEN

FILM FRANÇAIS D'ANG...
SEN DE LA CANN...
FILM DE



avec JOSEPHINE DE MEUSE, ESTHERIA FAÏE, ARIANA CHAMBA, ANTOINETTE LAMAGNOLA, BASTIEN DUFRENE, KEVIN MARI, PRINCEZ POUTELES, MARION...
RÉALISÉ PAR MAT...
SCÉNARIO PAR MAT...
MONTAGE PAR MAT...
MUSIQUE PAR MAT...
PRODUCTION PAR MAT...
DISTRIBUTION PAR MAT...

3 Le Monde LOBS ACTUELLEMENT



MUSIQUES

Portrait de groupes avec dame

INSTRUMENTS DÉDIÉS, SONORITÉS PARTICULIÈRES, MANIÈRES DE PARLER DE L'ORIENT À L'OCCIDENT ET D'ENTREtenir SON ART PAR UN DIALOGUE VIF OU SAVANT.

UNSUK CHIN

A 54 ans, elle est l'une des figures majeures de la musique contemporaine. La « compositrice coréenne » Unsuk Chin est à l'honneur du Festival d'automne. Mais que veut dire l'expression, dans son cas ? Si ce n'est qu'elle est née à Seoul et qu'elle y a étudié jusqu'à l'âge de 24 ans ? A part cela, sa musique est résolument de culture occidentale, sans lien apparent avec ses racines extrême-orientales. Elle s'est perfectionnée à Hambourg, devenant l'une des disciples les plus inspirées de György Ligeti, avant de s'installer à Berlin. Sa musique est pleine de paradoxes : à la fois formidablement savante et immédiatement séduisante, d'une haute élaboration intellectuelle et puissamment sensuelle. Elle est surtout ludique, jouant avec les sons et les formes pour créer un univers flirtant avec le rêve et le surréalisme. Sa virtuosité n'est pas une fin en soi, mais l'expression d'une inventivité qui prend constamment par surprise. ■ **CHRISTIAN MERLIN**

MAISON DE LA RADIO

116, av. du Président Kennedy (XV^e). Les 9 et 10 octobre

CITÉ DE LA MUSIQUE

221, av. Jean Jaurès (XV^e). Le 27 novembre

JAMBINAI

C e groupe de post-rock présente la particularité d'utiliser à la fois des instruments modernes (la guitare électrique, jouée par Il-woo) et traditionnels : haegum, dont joue Kim Bo-mi, et geomungo, dont joue Shim Eunyoung. Ce novau dur de trois musiciens est parfois augmenté d'une section rythmique ou d'instruments additionnels comme le jungju, le taepyeongso ou le pir. Entre traditions musicales séculaires, rock instrumental tout en tension et électro planante, ce groupe de Seoul dessine les contours d'un champ sonore intrigant et original. Cousins éloignés des Américains de Tolstof ou des Écossais de Mogwai, ils proposent la bande son d'un futur plein de relief et d'accidents. Entre méditation et éruptions volcaniques, les musiciens tissent un fil déroutant et attirant à la fois. ■ **O. N.**

CENTRE CULTUREL PAUL BAILLIART

6, allée de Québec, Massy (91). Le 29 octobre, dans le cadre des Primeurs du Massy

PARIS NANJANG

C réé par Kim Duk-soo en 1978, le groupe Salmunori (le jeu des quatre objets) s'inspire autant de la tradition du pungmulnori - qui accompagne la récolte du riz en combinant quatre instruments à percussion - que de la danse, l'acrobatie et les pratiques chamaniques. Selon les régions, ces musiques de village changent de dénomination. Leur instrumentarium peut s'élargir au-delà des quatre membres de base. On les jouait lors de défilés militaires, pendant la période des travaux communautaires effectués dans le cadre du turye (coopérative d'entraide) ; on les entendait aussi au moment du kollip (collecte de dons effectuée de porte à porte par les moines), ainsi qu'à l'occasion des fêtes. En les modernisant, le groupe de Kim Duk-soo a su offrir à la jeunesse coréenne des années 1980 une alternative à la pop et au rock anglo-saxon. ■ **O. N.**

LA CARTOUCHÈRE DE VINCENNES

Du 16 au 20 décembre, dans le cadre du Festival de l'Imaginaire.

Diapason supplément – octobre 2015

**Le 9 octobre, Cité de la musique,
20 h 30.** Cherrier *flûte*,
Ens. Intercontemporain, *dir.* Ogren
– « Maelström ».

Le 9 octobre, Philharmonie, 20 h 30.
Orch. national d'Île-de-France,
dir. Levi – Bruckner : *Symph. n° 8.*

Le 10 octobre, Cortot, 15 h.
Musiciens de l'Orch. de chambre
de Paris – Bridge, Debussy,
Caplet, Chapron, Fauré
– Tél. : 08 00 42 67 57.

**Le 10 octobre, Maison de la Radio,
16 h.** Suh *soprano*, Wei sheng,
Nieuw Ens. Amsterdam,
dir. Spanjaard – Chin, Park.

La Terrasse – octobre 2015

GROS PLAN

■ PORTRAIT COMPOSITRICE

UNSUK CHIN

La compositrice coréenne est à l'honneur de différents concerts organisés dans le cadre du Festival d'Automne et de l'année France-Corée.

Antonin Baudry, ancien conseiller culturel de l'ambassade de France aux États-Unis et scénariste de la bande dessinée *Quai d'Orsay*, ne sera resté que huit mois à la tête de l'Institut français. Après ce mandat controversé, c'est Denis Pietton, ancien ambassadeur de France au Brésil, qui, depuis juin dernier, occupe le poste de président de l'opérateur du ministère des Affaires Étrangères en charge de la diplomatie culturelle. Il lui revient donc de lancer les festivités de l'année France-Corée, un événement qui, comme il est de coutume, se déclinera dans tous les champs artistiques. Les mélomanes attendront avec impatience les concerts dédiés à la compositrice coréenne (vivant à Berlin) Unsuk Chin.

UN OPÉRA SUR ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Cet élève de Ligeti possède une esthétique toujours raffinée, très colorée et remarquablement architecturée. On pourra entendre ses œuvres symphoniques (concertos pour violoncelle et pour piano) par l'Orchestre philharmonique de Radio France, dirigé par Kwamé Ryan, l'ancien patron de l'Orchestre de Bordeaux (le 9 octobre à 20h). En solistes, Isang Enders (violoncelle) et Sunwook Kim (piano). Le lendemain, place à des pièces pour ensemble, avec l'excellent Nieuw Ensemble d'Amsterdam (le 10 octobre à 16h). L'occasion de découvrir ses *Scènes de théâtre de rue* et ses *Scènes de contes de fées*. Unsuk Chin a notamment composé un opéra sur *Alice au pays des merveilles*. Le dernier concert (le 10



© L'Espectacle Ensemble Intercontemporain

La compositrice Unsuk Chin à l'honneur du Festival d'Automne.

octobre à 20h) fait la part belle à la musique de chambre et confronte la musique de Chin à celle de Debussy ou Ligeti, avec les musiciens de l'Orchestre philharmonique de Radio France – on retrouve là la mission originale du Philhar – en faveur de la création. A ne pas manquer aussi la rencontre avec Unsuk Chin (le 10 octobre à 16h). Et en novembre, ce sera au tour de l'Ensemble intercontemporain de défendre sa musique (le 27 novembre à la Philharmonie 2).

Antoine Pecqueur

Portrait Unsuk Chin au Festival d'Automne
Tél 01 53 43 77 17

La Terrasse – octobre 2015

GROS PLAN

■ SAISON ENSEMBLE INTERCONTEMPORAIN

ENSEMBLE INTERCONTEMPORAIN

D'Olga Neuwirth à Francesco Filidei, une saison d'une grande diversité esthétique.

Depuis janvier, l'Ensemble Intercontemporain (Eic) est en résidence à la Philharmonie. Même si la formation dirigée par Matthias Pintscher donne la plupart de ses concerts dans la Philharmonie 2 (ancienne salle des concerts de la Cité de la musique), elle a clairement profité du nouveau souffle engendré par l'inauguration de la Philharmonie 1. La formation collaborera cette saison avec les autres phalanges liées à la Philharmonie, comme l'Orchestre de Paris ou les Arts florissants.

Les désormais fameux week-ends « Turbulences » ouvrent des pistes originales, et surtout, avec ses possibilités techniques, la Philharmonie invite aux confrontations pluridisciplinaires.

CRÉATIONS TOUS AZIMUTS

Plusieurs projets font le lien avec les arts numériques, de Jeff Mills à Thierry De Mey. Parmi les autres compositeurs incontournables de la saison : le bouillonnant Francesco Filidei, dont l'Eic créera le pre-



Parmi les différents axes de la saison, l'Ensemble Intercontemporain met à l'honneur les projets mêlant musique et numérique.

mier opéra, *Giordano Bruno*; la radicale et onirique Olga Neuwirth, avec la création mondiale de sa pièce *Le Encantadas* o *le avventure nei mare delle meraviglie*; sans oublier le focus consacré à la compositrice coréenne Unsuk Chin, l'une des rares élèves de Ligeti, dans le cadre du Festival d'automne. Excepté la mouvance néo-tonale, la formation affirme donc tout au long de la

saison une réjouissante ouverture esthétique. Pour le seul ensemble permanent de musique contemporaine en France, il est plus que jamais nécessaire de recréer le lien avec le public et de prouver que la création musicale peut être aussi *hype* que l'art contemporain ou la littérature contemporaine !

Antoine Pecqueur

Télérama – 3 au 9 octobre 2015



7.30 Fabrication Maison France Musique
La compositrice Unsuk Chin au cycle de concerts France-Corée.

7.30 Fabrication maison

T Portrait: Unsuk Chin, compositrice, née en 1961 à Séoul, en Corée du Sud, et vivant à Berlin depuis 1988, pour le cycle de concerts France-Corée/Festival d'automne (lire lundi, 21.30). Par D. Boutel.

Classique d'aujourd'hui – 4 octobre 2015

DIMANCHE 4 OCTOBRE 2015

Unsuik Chin, ou les feux du matin calme. Entretiens avec la compositrice coréenne



Unsuik Chin (née en 1961). Photo : DR

Née à Séoul en 1961, Unsuik Chin est l'une des compositrices les plus entreprenantes de sa génération. A la fois complexe et communicative, sa musique séduit et émeut. Les quatre concerts programmés les 9 et 10 octobre et le 27 novembre 2015 par le Festival d'Automne à Paris ne feront que confirmer combien cette artiste d'origine coréenne vivant en Allemagne est précieuse et puissamment originale. Entretiens.



Unsuk Chin (née en 1961). Photo : DR

Première partie*

Bruno Serrou : Comment avez-vous découvert la musique ?

Unsuk Chin : Bien que ma famille soit pauvre - comme la plupart des Coréens de l'ère postcoloniale et de l'après-guerre -, nous possédions un piano droit. Mon père savait lire la musique, si bien qu'il m'enseigna les premiers rudiments dès l'âge de quatre ans. Il était pasteur presbytérien, ce qui m'a incitée à accompagner dès mon plus jeune âge les hymnes des offices du temple. C'était une façon d'apprendre les principes de l'harmonie, acquérant ainsi accidentellement les autres capacités pratiques par accident : par exemple, quand les choristes de la paroisse s'emportaient, ils chantaient toujours un ton plus haut, ce qui m'obligeait à transposer. En outre, je gagnais de l'argent en jouant dans les mariages et autres circonstances.

B. S. : En regard de la musique traditionnelle, comment était alors considérée la musique classique en Corée ?

U. C. : La musique classique occidentale a un statut privilégié. La musique traditionnelle populaire était également présente. Je ne découvrirai la musique de court que pendant mes études en Allemagne. En effet, en occident, tout le monde peut avoir accès à des concerts de musiques traditionnelles extra européennes, alors qu'il est difficile de les écouter vraiment dans leurs pays d'origine où elles sont jouées dans leur contexte. Une musique conçue pour une circonstance particulière, comme l'accompagnement d'une cérémonie, ne résonnera pas de façon familière présentée comme de la musique absolue dans une salle de concert moderne. Mais elle supporte fort bien d'être interprétée hors de son contexte.

B. S. : *Pourquoi tant de Coréens dans le monde musical occidental ?*

U. C. : L'étude de la musique classique est particulièrement prestigieuse en Corée. Pour moult raisons, notamment le succès international de musiciens comme la fratrie Chung, Sumi Jo, etc., tandis que l'étude de la musique est généralement considérée pour ses effets positifs sur l'intellect. Malheureusement, les enfants des familles pauvres ont peu de chances de recevoir une éducation musicale de valeur.

B. S. : *Quelle idée vous faisiez-vous du statut de compositeur lorsque, à treize ans, vous avez décidé de vous consacrer à la création musicale ?*

U. C. : Je voulais devenir pianiste. Néanmoins, ma famille ne pouvait pas me payer d'études, ce qui fait que j'ai travaillé le piano en autodidacte. Consciente de mes carences, mais aimant la musique par-dessus tout, mon esprit était ouvert à tous les conseils qui pouvaient m'être prodigués. C'est ainsi que, un beau jour, un professeur de musique dans mon collège m'a recommandé de devenir compositeur. N'ayant pas les moyens d'acheter des partitions, alors très précieuses, j'ai commencé mon apprentissage de compositeur en recopiant les symphonies de Tchaïkovski, Stravinski et autres. J'ai cependant continué à jouer du piano, au point de donner un certain nombre de concerts dans les années 1980, me produisant notamment au festival Pan Music à Séoul. Aujourd'hui encore, le piano est une grande passion, mais je me cantonne au domaine privé, jouant dès que j'ai du temps libre des œuvres de Scarlatti, Chopin, Schumann...

B. S. : *Quelles voies s'ouvraient à vous pour l'étude de la composition ?*

U. C. : Il est très difficile d'entrer à l'Université nationale de Séoul, la meilleure de Corée pour la musique, que je visais, l'examen étant périlleux pour qui n'en possède pas les clefs. Il convenait en effet de prendre des cours privés assez longtemps à l'avance, avec des tuteurs qui savaient précisément ce qui allait être demandé par les examinateurs, et qui, ainsi, préparaient précisément les candidats. Mais je n'ai pas pu me payer de cours auparavant, ce qui fait que je ne suis entrée qu'après ma troisième tentative, intégrant la classe de Sukhi Kang, qui y avait été lui-même élève d'Isang Yun.

B. S. : Que représentent en Corée Isang Yun (1917-1995) et Sukhi Kang (*1934) ?

U. C. : Héros pacifique de la résistance contre l'occupant japonais puis contre le régime de Park, qui l'a libéré de ses geôles en 1969 à la suite des protestations de l'opinion publique internationale, Isang Yun a ouvert une voie séduisante qui consiste à introduire des éléments de musique coréenne traditionnelle dans le langage de l'avant-garde occidentale des années 1950-1960 dite de « l'École de Darmstadt ». Il n'a cependant pas eu un grand impact sur ma créativité. Compositeur journaliste, président de la section coréenne de la Société internationale de musique contemporaine (SIMC), Sukhi Kang a lui-même étudié et travaillé en Europe, où il d'est formé aux techniques sérielles. Il a ramené en Corée des partitions des principaux compositeurs de l'avant-garde, tirant de ses expériences un livre où il compare et analyse les cultures musicales coréenne et européenne. Ce qui s'est avéré très important pour moi, parce que jusque-là, mes connaissances musicales classiques s'arrêtaient à Stravinsky. Kang avait travaillé au Studio de Musique Electronique de Berlin, ce qui allait aussi beaucoup compter dans ma vie de compositrice. J'ai en effet énormément appris de la musique électronique : pour un compositeur, il est fascinant de pouvoir entendre le résultat sonore de son œuvre en cours d'écriture.

B. S. : Que représentent pour vous la Seconde Ecole de Vienne, Arnold Schönberg, Alban Berg, Anton Webern ; les compositeurs de la génération des années 1920, Iannis Xenakis, Luigi Nono, Luciano Berio, Pierre Boulez, Karlheinz Stockhausen, György Kurtag ?

U. C. : Les différences entre Webern, Berg et Schönberg sont en vérité considérables, en dépit de leurs apparentes similarités. A mes yeux, Webern est extrêmement important, mais Berg et Schönberg ne le sont pas. La pureté et la netteté de la musique de Webern, sa beauté absolue sont sources constantes d'émerveillement : je pense qu'il a vraiment su trouver l'équilibre entre le contenu et la forme, et écrire de façon convaincante avec la technique dodécaphonique. Quant à la musique des années 1950, c'est un authentique exploit que ces jeunes compositeurs ont réussi en créant un monde musical complètement inédit. Pierre Boulez a réalisé une œuvre si inestimable en perfectionnant le professionnalisme dans les domaines de la composition et de l'exécution. Iannis Xenakis était un individualiste à l'imagination particulièrement fertile. Les pièces de György Kurtag pour voix et ensembles ont été importantes pour le compositeur que je suis. Karlheinz Stockhausen a écrit un nombre considérable d'œuvres truffées d'idées neuves, tels *Kontakte*, *Stop* ou *Stimmung*. Luciano Berio était un merveilleux artisan avec un sens exceptionnel pour l'enjouement - il suffit de penser à la *Sinfonia* ou aux *Folk Songs*.



Unsuk Chin (née en 1961). Photo : DR

B. S. : *Qu'est-ce qui vous a conduite en 1985 à Hambourg pour suivre l'enseignement de György Ligeti ?*

U. C. : J'ai en fait suivi la trace de Kang, qui avait travaillé en Allemagne. Lauréate de la Deutscher Akademischer Austauschdienst (DAAD), j'ai pu me rendre à l'Académie de Hambourg, où enseignait Ligeti. En effet, de toutes les partitions contemporaines que j'avais découvertes en Corée dans la classe de Sukhi Kang, ce sont celles de Ligeti dont je me suis sentie la plus proche. Ligeti est l'un de mes modèles les plus marquants, mais je pense que ma musique est différente de la sienne. Je suis fascinée par l'universalisme de sa création, par son aptitude à changer radicalement son style tout en demeurant dans une facture organique constante. Ligeti a toujours pris des risques, tant et si bien que sa musique reste jusqu'à la toute fin toujours aussi vivace et fraîche. Prenez les *Études* pour piano et, plus tard encore, une page comme *Síppal, dobbal, nádihegedüvel*, les moyens y sont à la fois extraordinairement simples et terriblement complexes.

B. S. : *Que vous a enseigné György Ligeti pendant les trois années que vous avez passées à ses côtés ?*

U. C. : J'ai beaucoup appris avec lui, bien que ce ne fût pas facile. Avant que je devienne son élève, ma musique a eu quelques succès, recevant des récompenses, comme le Prix Gaudeamus en 1985 avec *Spektra*. Cependant, quand Ligeti a vu ces pièces primées, il m'a dit qu'il me fallait les jeter. Il ajouta qu'elles manquaient d'originalité et que vraisemblablement je ne pourrais jamais trouver ma propre voie. Ce fut un électrochoc ! Je n'ai plus composé pendant trois ans... Cette rencontre a pourtant été une chance : un succès trop précoce peut s'avérer dangereux. Ligeti était impitoyablement critique et tout autant autocritique. Les leçons portaient pour l'essentiel sur l'esthétique et sur les questions musicales générales - mais bien sûr nous apprenions beaucoup sur la technique. Ligeti s'amusait à la lecture des partitions et pointait immédiatement ce qui pouvait marcher ou pas. Lorsque je l'ai rencontré, il était arrivé à un stade personnel très intéressant : il se remettait d'une crise compositionnelle et avait commencé à écrire ces grandes œuvres tardives que sont les cahiers d'*Etudes pour piano*. Il était donc en pleine réflexion.

B. S. : *Vivant en Allemagne depuis bientôt trente ans, désormais installée à Berlin, vous vous êtes intéressée à l'électronique. Quelle place occupe celle-ci dans votre création ? En a-t-elle modifié la conception ?*

U. C. : Je considère l'électronique comme une expérience très importante pour un compositeur, Parce qu'elle donne la possibilité de créer et d'entendre sur le champ le résultat, sans intermédiaire ni intervalle. On peut ainsi apprendre énormément pour les compositions futures. Une autre expérience très importante a été ma rencontre avec la musique de gamelan balinaise voilà une dizaine d'années. J'ai tellement appris de cette musique fantastique, ainsi que du processus de création, qui est vraiment fascinant. J'ai essayé d'apprendre beaucoup de cette musique, et de la noter. Il m'est ainsi possible, dans une certaine mesure, de partir de la création collective et spontanée d'une pièce nouvelle, expérience sensationnelle pour un compositeur de musique classique d'aujourd'hui.

B. S. : *Les couleurs et l'exotisme spécifiques de votre terre natale se retrouvent-ils dans votre musique ? En est-elle redevable et porteuse ?*

U. C. : D'un point de vue général, je suis fascinée et influencée par des musiques très diversifiées de tous les coins du monde et de toutes les époques. L'idée d'une musique authentiquement nationale est une fiction, comme en toute chose. Le monde musical contemporain est globalisé, et à des degrés divers, il en a toujours été ainsi. La Corée est un pays aux multiples facettes. Il a des caractères pré et post modernes autant que modernes. Cependant, je n'ai jamais pensé que ma musique puisse sonner coréenne ou allemande, ou quoi que ce soit d'autre. Cependant, dans la dernière pièce de mon cycle de mélodies *Akrostichon-Wortspiel*, j'ai voulu évoquer le son d'un ensemble de musique de cour coréenne.

B. S. : *En quoi votre musique est-elle le reflet de vos rêves ?*

U. C. : Ma musique reflète les visions de lumière infinie aux couleurs somptueuses qui emplissent mes rêves, qui flottent dans ma chambre et forment une sculpture sonore extraordinairement fluide. M'aidant à traverser la vie avec confiance, devenue mon idéal artistique, cette beauté parfaite, abstraite et lointaine, transmet émotion, joie et chaleur. Ces rêves m'ont ouvert les yeux et m'accompagnent dans les phases difficiles de ma vie, m'aidant à la traverser en confiance. La beauté des couleurs et de la lumière de mes rêves est devenue mon idéal artistique. Cependant, tout cela n'a pas d'importance, car je souhaite en vérité que ma musique touche par sa pureté.



Unsuk Chin (née en 1961). Photo : DR

B. S. : *Vous aimez vous référer aux contes, au merveilleux, aux jeux de mots, à la voix, aux couleurs instrumentales suggestives, à l'ambiguïté harmonique et sonore, à la recherche sur le timbre et à la virtuosité. Pouvez-vous préciser votre conception de ces éléments, leur évolution dans votre œuvre, la façon dont ils s'expriment dans votre musique ?*

U. C. : Je ne peux rien expliciter, étant trop impliquée dans le processus. Surtout, quand je travaille, je réfléchis aux problèmes et à leurs résultats de façon très pragmatique. Bien sûr, si je compose un opéra ou une pièce vocale, c'est aussi pour des questions extra musicales. Quand je travaillais sur *Cantatrix Soprana*, j'étais à la recherche d'un texte qui convienne. J'ai lu quelques cent livres, de Ionesco et Beckett jusqu'aux auteurs Oulipo (1) et à la poésie dadaïste, mais j'ai fini par penser qu'il serait plus facile et plus adapté que j'écrive moi-même le texte, qui se fonde pour l'essentiel sur des onomatopées, simultanément à la composition. Les processus de travail dépendent de l'œuvre en écriture. Chaque genre - une pièce pour un ensemble de musique contemporaine, un instrument non européen et orchestre, ou un opéra - a sa propre atmosphère, un certain nombre de traditions et des besoins inhérents au genre. Je n'entends pas adhérer absolument aux traditions, mais si j'ai à écrire une œuvre pour piano, par exemple, je tiens à composer une pièce qui ne peut pas être autre chose qu'une pièce pour piano. La même chose pour un opéra. Il est difficile de faire justice à un genre déterminé, mais il est encore plus difficile de rester fidèle à ses propres idéaux. Je n'écris pas pour un public déterminé. Ma musique est abstraite, mais je suis quand même heureuse de constater qu'elle peut communiquer la joie.

B. S. : *Quel avenir presentez-vous pour la musique savante occidentale ?*

U. C. : Je pense qu'il y a un grand besoin de bonne musique, mais il est caché. Un exemple : le film *Rhythm is it!*, qui a été réalisé autour du *Sacre du printemps* de Stravinski dans le cadre du Projet Educatif du Philharmonique de Berlin, avec Simon Rattle et le chorégraphe Royston Maldoom. Ce projet dansé est destiné à des enfants de conditions sociales misérables qui n'ont vraisemblablement jamais entendu de musique classique. Le résultat est excellent ! Si l'on trouve des moyens adaptés, il est possible d'apprendre à quiconque à apprécier la musique la plus exquise. Il n'y a aucune contre-indication. Le problème est le cynisme - « Donner au public ce qu'il veut ! » Non. Certes, le public est capable de recevoir ce qu'il connaît déjà ; mais pour ce qui ne lui est pas familier, c'est plus difficile. Cela devient un objectif nécessaire à réaliser, car il faut impérativement donner au public quelque chose de si bon qu'il ne peut pas même se l'imaginer avant d'y être plongé.

B. S. : *Ne craignez-vous pas qu'il soit tentant de se laisser porter vers la facilité des musiques populaires commerciales, dont la place est toujours plus dominante ?*

U. C. : Il peut se trouver partout de réels talents, qui - en dépit des obstacles commerciaux - peuvent faire des choses fraîches et innovantes. Les principaux problèmes - manque d'idéal, manque de connaissances, manque d'éducation, etc. - peuvent affecter et mettre en danger non seulement la pop' music, mais aussi la musique classique et tout autant les musiques ethniques. Je m'inquiète que tout soit de plus en plus considéré comme produits, sans qu'il soit tenu compte des qualités individuelles. En musique classique, par exemple, les noms sont plus importants que les œuvres : nombreux sont ceux qui connaissent le nom de Stravinski, quantité de concerts programment ses ballets russes des années 1910 ; mais combien le connaissent-ils, combien d'orchestres programment-ils son excellent *Agon* ?

B. S. : *Comment votre musique est-elle reçue, en Corée ?*

U. C. : Ma musique n'a pas été beaucoup jouée, en Corée. Le problème pour un compositeur vivant en Corée est l'absence d'infrastructures. Bien sûr, il y a d'innombrables étudiants, un grand nombre d'auditeurs, mais il n'y a par exemple aucune tradition de musique de chambre ni de culture d'orchestre, et moins encore en matière de musique contemporaine. La plupart des instrumentistes veulent devenir solistes, et dans le seul répertoire classico romantique. Même les grands compositeurs du XX^e siècle sont méconnus. Les choses sont en train de bouger, cependant. J'ai moi-même essayé d'agir, alors que j'étais Compositeur en résidence et Directrice pour la Musique contemporaine, sur l'initiative de Myung-Whun Chung, qui, en plus de tous ses postes internationaux, est Directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Séoul. Cette formation est excellente, et elle est dirigée par un grand chef. J'ai pu y programmer plusieurs projets : des concerts thématiques, comme « la musique prébaroque dans la musique contemporaine », « Beethoven dans la musique d'aujourd'hui », une série de « Concerts à la Mémoire de Ligeti », des ateliers, des activités pour les enfants, des lectures, des films, des expositions, etc.

B. S. : *Envisagez-vous d'enseigner ?*

U. C. : Je ne suis pas patiente !



Unsuik Chin (née en 1961). Photo : DR

Seconde partie*

Bruno Serrou : *Ces dernières décennies, la Corée s'avère toujours plus musicienne selon les critères « musique savante occidentale », considérant le nombre de musiciens (instrumentistes, chanteurs, chefs d'orchestre, compositeurs). A quoi cela serait-il dû ? D'où vient l'intérêt des Coréens pour la culture occidentale en général et la musique en particulier?*

Unsuk Chin : La musique classique occidentale est devenue un phénomène véritablement mondial. De sorte qu'elle n'est plus seulement occidentale. Mais plusieurs les raisons historiques font que la musique dite classique « occidentale » est devenue si importante en Corée : la première est liée à la christianisation. La plupart des musiciens classiques coréens sont chrétiens, et c'est dans les églises qu'ils découvrent habituellement la musique classique. Il en est ainsi pour moi, trop. Mon père était pasteur Presbytérien et c'est précisément pour cette raison que je suis entrée en contact avec la musique. Pour les services de l'église, mon père a acheté un piano droit, avec l'idée que j'accompagne la liturgie - et que je gagne aussi un peu d'argent pour la famille en d'autres occasions (la Corée était un pays très pauvre dans les années 1960) -, il m'a appris quelques rudiments de solfège et de piano.

Ensuite, il y a des raisons psychologiques. L'une d'elles est la *success story* des chefs d'orchestre, chanteurs et instrumentistes tels que Myung-Whun Chung, Kyung-Wha Chung, Han-Na Chang, Sumi Jo, etc. De toute évidence, les enfants doués (parfois poussés par des parents ambitieux) souhaitent suivre l'exemple de ces musiciens *stars*. Le revers de la médaille est que l'importance de jouer de la musique de chambre et dans l'orchestre a été négligée en raison du rêve utopique de la célébrité du soliste. Cela reste un problème, mais heureusement, ces derniers temps, il y a des signes positifs vers le contraire.

Une troisième explication possible se réfère à l'histoire de la Corée et à sa place dans le monde. La Corée est un pays pauvre en ressources naturelles, son une histoire difficile, son éloignement de l'Europe et des Etats-Unis, et le fait qu'il y a trop peu de contacts culturels avec les pays asiatiques. Les succès internationaux des musiciens interprètes peuvent donc être considérés comme des messagers entre la Corée et le reste du monde, en mettant la Corée sur la carte du monde. Je pense qu'un tel aspect psychologique peut rendre compte de la considération relativement élevée de la musique classique « occidentale » en Corée.

Une quatrième raison est que - au sens large - les liens des Coréens avec leur propre tradition musicale ont été coupés pendant l'occupation japonaise en début du XX^e siècle. Malgré de nombreuses tentatives créatives et fructueuses de renaissance, ma situation reste différente des traditions Balinaises ou les Indiennes, pays qui sont très fiers de leur attachement fort et ininterrompu à leurs cultures. Pour ces raisons, il n'a pas été surprenant que beaucoup de Coréens doués pour la musique soient tenus d'entrer en contact avec de la musique classique occidentale.

B. S. : *Parmi ces musiciens, y a-t-il plus de compositeurs qu'auparavant?*

U. C. : Il y a des masses de compositeurs diplômés d'universités - ce qui n'a rien d'étonnant dans un pays où il y a trois cent soixante dix grandes écoles, dont deux cent vingt universités. Le problème est que jusque très récemment une infrastructure pour la musique contemporaine - comprenant ensembles spécialisés, festivals, résidences et une solide place dans les répertoires des orchestres pour la musique moderne des XX^e et XXI^e siècles - n'existait pas (des changements positifs sont en cours, mais beaucoup doit encore être amélioré). Les chances de succès en tant que compositeur sont extrêmement minces partout, mais c'est notablement le cas en Corée. Un musicien diplômé poursuit une carrière universitaire (ce qui est un peu virtuel), ou il fait un tout autre métier.

B. S. : *Les compositrices sont-elles plus nombreuses en Corée aujourd'hui qu'hier ? Ont-elles plus de difficultés que les hommes à s'exprimer, à être jouées ?*

U. C. : Pas nécessairement. Déjà, quand j'étais étudiante, il y avait beaucoup de jeunes femmes, y compris parmi les professeurs. La Corée était une société très patriarcale à l'époque, mais avec les compositeurs, il en allait différemment qu'en l'Europe. Je peux même dire que composer a été considéré comme une « profession féminine ». Il était beaucoup plus facile de faire une carrière dans la composition que dans de nombreux autres domaines. Je dois ajouter qu'il y a aussi des chefs d'orchestre de sexe féminin, la plus connue étant la jeune et brillante Shiyeon Sung, nommée en 2008 assistante de l'Orchestre Symphonique de Boston et qui - en plus de sa carrière internationale - est depuis 2013 Chef associée de l'Orchestre Philharmonique de Séoul.



B. S. : *En Corée, quel a été le rôle des femmes dans l'histoire de l'art, de la culture en général et de la musique en particulier ?*

U. C. : Même à des moments où la société était très patriarcale, il y avait des niches où les femmes pouvaient s'exprimer. Un créneau particulièrement intéressant était le chamanisme : le chaman en Corée a toujours été une femme, et la plupart des interprètes de musique chamannique - qui est souvent extrêmement puissante et intéressante - étaient des femmes.

B. S. : *Quelles influences ont les musiques extrême-orientales en général et coréennes en particulier dans votre propre musique ? Trouve-t-on des éléments dans votre création ?*

U. C. : La plupart des liens avec la culture coréenne traditionnelle ont été violemment réprimés au début du XX^e siècle. Pas tous les liens, bien sûr, et depuis les années 1960 une grande partie de la culture traditionnelle coréenne et les arts se sont revigorés, une partie recevant le statut de Patrimoine culturel immatériel et officiellement désignée pour la conservation par le gouvernement coréen. Pourtant, cela fait une différence, bien sûr, si l'on considère la tradition dans une période de temps continue. Né en 1917, Isang Yun a pu être en contact avec la musique traditionnelle parce qu'elle était encore jouée dans sa jeunesse dans les villages coréens, et il a pu en introduire des éléments dans sa propre musique, peut-être comme le jeune Stravinski l'a fait de l'art populaire russe. En revanche, dans ma jeunesse, dans les années 1960 et 1970, il en allait différemment. Par exemple, je ne savais rien de la musique de cour traditionnelle coréenne dont la musique d'Isang Yun est fortement imprégnée, et je ne l'ai découverte que beaucoup plus tard. Ce qui était encore présent dans ma jeunesse dans les banlieues de Séoul où j'ai grandi était le chamanisme coréen. Quant à la référence à la musique traditionnelle coréenne dans mon travail, j'y fais allusions dans quelques-uns de mes œuvres, dans *Akrostichon-Wortspiel* et dans *Gougalon*, et, bien sûr, dans *Su* pour sheng et orchestre qui est également écrit pour un instrument traditionnel asiatique, l'incroyable orgue à bouche chinois, que j'ai découvert enfant. *Su* est ma première pièce centrée sur un instrument non-européen - bien que j'aie écrit beaucoup de pièces pour instruments à percussion de tradition extra-européenne dans la plupart de mes œuvres), et c'est quelque chose qui continue à m'intéresser - bien que ce soit très difficile le danger étant l'exotisme, ce qui doit être évité à tout prix. Je m'intéresse aux cultures musicales traditionnelles extra-européennes et probablement la principale influence de ces patrimoines culturels sur moi est le gamelan balinais. En général ma musique et tout ce qui fait mon identité est vraiment mixte - je vis depuis trente ans en Allemagne, je voyage beaucoup -, et j'en suis très heureuse.

B. S. : *L'accès à la musique s'est-il démocratisé, en Corée ?*

U. C. : Il est encore plutôt réservé aux classes supérieures et moyennes. Quand j'étais jeune, mes parents appartenaient à la classe moyenne inférieure. L'accès à la musique était donc difficile. Maintenant, les choses ont changé, mais de façon paradoxale : d'un côté, il y a plus de tentatives de connexion à des classes « inférieures » et de tendre vers ce qui est bon ; d'un autre côté, le coût des études (auquel s'ajoute le soutien scolaire privé nécessaire à la connaissance des règles du passage de l'examen d'entrée universitaire rigide et extrêmement compétitif) est si élevé qu'il entrave davantage de personnes issues des « classes inférieures » dans la réussite d'une carrière musicale. Un exemple: une fois, lors d'une master class de composition à Séoul, il y avait un enfant de 11 ans très talentueux qui m'a montré ses pièces pour piano sur le modèle des harmonies de la première période atonale de Schönberg. Quand je l'ai vu huit ans plus tard, il avait - en raison du manque de soutien matériel et de la rigidité du système éducatif coréen - échoué plusieurs fois le concours d'entrée au collège malgré son talent évident et sa créativité. C'est tragique. J'ai eu une expérience similaire quand j'ai échoué à l'examen d'entrée à l'Université nationale de Séoul à deux reprises - en raison d'un manque d'argent, je ne pouvais pas assumer les frais de scolarité privée et je ne savais pas que l'on devait écrire dans un langage harmonique précis (j'écrivais des harmonies librement impressionnistes, alors que c'était interdit), et je ne savais pas que je ne devais pas utiliser un stylo-bille.

B. S. : *Quelle place occupe la musique contemporaine en Corée ? Y-a-t-il des centres de création ? Des ensembles instrumentaux spécifiques ? Des centres de recherche ? Y-a-t-il des aides publiques ou privées à la création ?*

U. C. : Eh bien, depuis les années 1950 et 1960, il y a des compositeurs coréens importants à l'échelle internationale - Isang Yun et Nam Jun Paik (ce dernier pas un vrai compositeur, bien sûr, bien que formé comme tel, mais un pionnier très important - d'abord dans le mouvement Fluxus et plus tard dans les arts des médias), mais il a fallu attendre très longtemps pour que leur travail soit connu en Corée. Sukhi Kang, autre compositeur de dimension internationale, est devenu professeur en Corée dans les années 1970, après avoir été actif en Europe, et il a été un pionnier dans l'organisation de concerts et de festivals (dont les premières exécutions coréennes de la musique de Messiaen) et à fournir à ses étudiants dont je faisais partie de précieuses informations sur les dernières tendances de la musique contemporaine. Le problème en Corée, cependant, avec la musique contemporaine ou même l'institution musicale en général, a longtemps tenu au fait que même s'il y avait des initiatives très prometteuses, elles ne duraient pas longtemps. Ainsi, traditionnellement, en dehors de quelques entreprises de courte durée, la musique contemporaine s'est épanouie dans les cercles universitaires, dont certains ont leurs propres ensembles et centres de musique électronique. Cependant, depuis une dizaine d'années, les choses ont beaucoup évolué : il y a un festival de musique à Tongyeong, ville natale d'Isang Yun, qui a également un ensemble résident pour la nouvelle musique et une académie, et qui a invité des ensembles et des artistes étrangers importants, programmant de nombreuses premières coréennes d'œuvres importantes, commençant par les opéras d'Alban Berg. Il y a dix ans, j'ai été appelée par Myung-Whun Chung, directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Séoul (un orchestre qui a un grand succès international depuis la nomination de Chung) à devenir compositeur-en-résidence, et nous avons initié une nouvelle série de musicale qui a lieu deux fois par an. Tout en faisant cela, je remarquai combien il devait être fait dans le domaine non seulement contemporain, mais aussi dans celui de la musique du XX^e siècle : les grandes œuvres d'Olivier Messiaen, Henri Dutilleul, György Ligeti, Pierre Boulez, Witold Lutoslawski et beaucoup d'autres n'avaient jamais été exécutées en Corée, et - selon les éditeurs des compositeurs - même des œuvres orchestrales importantes par Anton Webern, Leos Janacek et Igor Stravinski n'avaient pas été programmées en Corée auparavant ! Nous avons toujours combiné des classiques avec des noms plus méconnus et des jeunes, et nous avons commandé de nouvelles œuvres non seulement à des compositeurs coréens mais aussi à Tristan Murail (son récent concerto pour piano), Pascal Dusapin, Péter Eötvös, Ivan Fedele, pour ne citer qu'eux. Comme chefs invités, nous avons invité Susanna Mälkki, François-Xavier Roth, Thierry Fischer, Kwamé Ryan, Stefan Asbury, entre autres, et nous avons organisé des ateliers, des classes de maître et des séances de lecture pour les jeunes compositeurs. Une fois, nous avons invité l'IRCAM à collaborer avec nous. L'orchestre a été formidable et j'étais particulièrement heureuse de voir qu'une nouvelle génération d'artistes coréens se dessine pour qui il devient naturel de jouer de la musique moderne : par exemple, la première asiatique de nouveau concerto pour violoncelle de Péter Eötvös a été réalisée par une violoncelliste coréenne avec le compositeur lui-même à la direction, et M. Eötvös a été si satisfait de sa prestation qu'il l'a invitée à le jouer au Festival Wien Modern.

J'espère ardemment que la musique des XX^e et XXI^e siècles acquerra une position plus solide dans la vie musicale coréenne. En revanche, je pense que le manque de tradition dans la musique contemporaine peut aussi être une chance de voir les choses de façon nouvelle - si, en fait, j'ai l'espoir qu'apparaîtra un jour un phénomène comme Harry Partch en Amérique, compositeur franc-tireur qui fait une vertu de l'absence de tradition et crée une musique qui lui est propre, élaborant son propre instrumentarium et puisant sa créativité dans des sources très différentes. Dans l'art cinématographique, il y existe d'une certaine façon un tel phénomène : Kim Ki-Duk, qui compte certainement comme l'un des auteurs-réalisateurs les plus originaux de notre temps, tous pays confondus, un artiste unique avec pratiquement aucune éducation formelle qui a poursuivi son propre chemin artistique avec fermeté fascinant.



Unsuk Chin et Myung-Whun Chung à la Philharmonie de Séoul. Photo : (c) DG

B. S. : *Où les compositeurs coréens sont-ils formés ?*

U. C. : Tous veulent étudier à l'étranger, et nombreux sont ceux qui étudient dans les différents centres musicaux occidentaux, France, Allemagne, Autriche, Royaume-Uni, États-Unis. Bien sûr, il est très important d'avoir ces influences internationales. Quant aux instrumentistes, nous avons maintenant la première génération d'artistes de réputation internationale, à l'instar de l'excellente pianiste Sunwook Kim, qui a fait toutes leurs études en Corée, ce qui pourrait encore prendre un certain temps pour les compositeurs.

B. S. : *Les compositeurs coréens sont-ils comme vous obligés de vivre en Europe pour travailler et être joués ?*

U. C. : Oui, c'est encore largement le cas.

B. S. : *Vous-même êtes-vous invitée et programmée en Corée comme compositrice ? Etes-vous active dans votre pays de quelque manière que ce soit ?*

U. C. : Oui, comme je vous l'ai dit plus haut, avec l'Orchestre philharmonique de Séoul. Mais il y a aussi un certain nombre d'excellents musiciens coréens, la plupart vivant à l'étranger, avec qui je travaille en étroite collaboration, non pas en raison de leur nationalité mais parce qu'ils sont bons musiciens : Myung-Whun Chung, bien sûr, mais aussi un certain nombre de jeunes artistes fantastiques, dont la soprano Yeree Suh, le pianiste Sunwook Kim et le violoncelliste Isang Enders, qui est en fait demi-coréen et qui a été formé en Allemagne.

B. S. : *Que ressentez-vous devant le fait que votre propre musique connaisse une résonance toujours plus marquée en France, où, huit ans après Musica de Strasbourg, le Festival d'Automne vous consacre plusieurs concerts ? Où vous situez-vous en regard des compositeurs français et allemands ? Vous considérez-vous comme compositrice coréenne, occidentale ou simplement vous-même, avec quelques influences plus ou moins conscientes ?*

U. C. : Avant tout, j'entretiens surtout de très forts liens avec l'Ensemble Intercontemporain : depuis deux décennies, il m'a commandé un certain nombre d'œuvres et il a également enregistré mon premier CD monographique. Cet ensemble est merveilleux et c'est un grand honneur pour moi d'avoir cette rétrospective au Festival d'Automne. Je suis particulièrement touchée par le fait qu'elle a lieu dans un contexte coréen. Quant à la deuxième partie de votre question, je ne me considère pas comme un compositeur coréen ni comme compositeur européen, et je ne me sens pas attachée à une tradition particulière de la création contemporaine. Il y a bien sûr de nombreux compositeurs contemporains que j'admire, et en ce moment je ressens un intérêt particulier pour les œuvres de Gérard Grisey, Jukka Tiensuu, York Höller et George Benjamin, mais il va de pair avec d'autres intérêts, anciens et nouveaux, et ce n'est pas une question d'influence, mais plutôt de curiosité. Aussi parce que je travaille comme une organisatrice : j'organise des concerts de musique contemporaine à Séoul et à Londres (aux séries Musique d'Aujourd'hui du Philharmonia). Mais je m'intéresse aussi à la tradition classique, aux cultures musicales non européennes et aux influences extra-musicales. Récemment, j'ai écrit un certain nombre de travaux sur ces influences extra-musicales (*Graffiti*, qui se réfère à l'art de la rue, dans *Cosmigimmicks - une pantomime musicale* pour ensemble et *Mannequin - Tableaux vivants*, une chorégraphie imaginaire inspirée de *l'Homme de sable* d'ETA Hoffmann). En ce moment, je travaille sur une pièce pour chœur, chœur d'enfants et orchestre qui se réfère à l'astronomie et à la cosmologie, quelque chose que je voulais faire depuis longtemps, et le prochain projet sera un opéra d'après *Through the Looking Glass (De l'autre côté du miroir)* de Lewis Carroll pour le Royal Opera House Covent Garden de Londres.

Propos recueillis par **Bruno Serrou**

2 octobre 2015 pour la seconde partie

6 et 7 octobre 2007 pour la première partie

L'Officiel des spectacles – 7/13 octobre 2015

« Festival d'automne à Paris »

Jusqu'au 31 décembre www.festival-automne.com
Pi 5 à 25 € A 20h Orchestre philharmonique de Radio France, Kwame Ryan Dir Kwame Ryan Isang Enders, violoncelle et Sunwook Kim piano U Chin (Concerto pour violoncelle/Concerto pour piano/Rocana pour orchestre) Maison de la Radio Auditorium, 115 av du Président Kennedy (16^e) M^o Passy 01 53 45 17 17

L'Officiel des spectacles – 7/13 octobre 2015

Maison de la Radio. 116 av du President Kennedy (16^e) 01 56 40 15 16 M^e Jayel - Andre Citroen – Ven 20h Orchestre philharm de Radio France dir Kwame Ryan Isang Enders (violoncelle) et Sunwook Kim (piano) au programme œuvres d'Unsuk Chin Ent de 10 à 25€ – Sam 16h Nieuw Ensemble Amsterdam dir Ed Spanjaard Yeree Suh (soprano) et Wu Wei (sheng) au programme œuvres d'Unsuk Chin et Jeongkyu Park Ent 15€ – Sam 20h Musiciens de l'Orchestre philharm de Radio France Yeree Suh (soprano), Isang Enders (violoncelle) et Sunwook Kim (piano) au programme œuvres de Ligeti Unsuk Chin Isang Yun Ent 15€

Le Monde.fr – 9 octobre 2015

Nos idées de sorties pour le week-end

Le Monde.fr | 09.10.2015 à 06h40 • Mis à jour le 09.10.2015 à 10h06

Reagir ★ Classer

Partager Tweeter

A la Gaité-Lyrique, à Paris, les Danois de Den Sorte Skole ; à Aix-en-Provence, un hommage à Henning Mankell ; au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, un conte délicat de Jonathan Châtel : ce sont les choix du « Monde ».

MUSIQUE. L'imagination foisonnante d'UnsuK Chin, à la Maison de la Radio



La compositrice coréenne, UnsuK Chin, figure incontournable de la musique contemporaine depuis plus de vingt ans, est à l'honneur cette année au Festival d'automne dans le cadre de l'Année France-Corée. Sa musique singulière, colorée et raffinée, impose, malgré sa complexité, un impact très direct sur l'auditeur, ne serait-ce que par son sens de l'humour parfois décapant. Trois concerts donnés simultanément les 9 et 10 octobre dans le nouvel auditorium de Radio France permettront de cerner davantage cette personnalité à l'imagination foisonnante pour qui le rêve reste la voie royale de notre exploration du monde. **Marie-Aude Roux**

J *UnsuK Chin*. Maison de la Radio, Paris 16^e. Le 9 octobre à 20 heures. Le 10 octobre à 16 heures et 20 heures. Tél. : 01-56-40-15-16. De 10 € à 25 € maisondelaradio.fr

CULTURE

Unsuik Chin, des œuvres en mode majeur

ENTRETIEN Invitée d'honneur du Festival d'automne, la compositrice coréenne se définit avant tout comme une musicienne, pour qui écrire correspond à une nécessité.

S

REPORTAGES PAR CHRISTIAN MERLIN

Vous voulez faire plaisir à la compositrice coréenne Unsuik Chin, grande figure de la scène contemporaine et invitée d'honneur du Festival d'automne à partir de ce vendredi, ne lui demandez pas ce que cela représente d'être une femme dans le monde très masculin de la création musicale ni d'être lui à trop longtemps collée ces deux étiquettes qui, non seulement la rabassent, mais déformant l'attention de l'essentiel, sa musique. Ni femme ni coréenne, elle est musicienne.

LE FIGARO - Pourquoi, vous nous expliquez le processus de composition d'une œuvre ? C'est un peu mystérieux pour nous.

Unsuik CHIN - Rattrapez-vous, ça l'est pour moi aussi ! Il y a d'abord une phase, parfois très longue de recherche de la bonne idée. J'en note beaucoup, dans un petit carnet. Il faut que l'idée relève d'une nécessité, qu'il soit évident que c'est à partir de celle-là et pas d'une autre que va naître l'œuvre. Cette phase est souvent désagréable, elle s'accompagne de névrose et de larmes, j'en perds le

sommeil et je suis insupportable pour mon entourage.

Cette idée initiale, est-ce plutôt une sonorité, une forme, une atmosphère ?
A vrai dire, tous ces éléments sont inséparables. Quelle que soit sa longueur, c'est comme un parcours émotionnel, une grande ligne qui va d'un point à un autre et que l'auditeur doit pouvoir percevoir. C'est pourquoi le suis obligée de composer dans la continuité, contrairement à mon maître Ligeti, qui rédigeait plein d'esquisses dans le désordre et les réunissait après. Je ne fais pas de brouillon, je compose directement au présent à l'esprit le plan général de l'œuvre et son déroulement.

Plus vous exigez avec vous-même ?

Extrêmement. Et si, en fin de compte, la pièce ne me convient pas, je la retire de mon catalogue. J'en ai rayé beaucoup, vous comprenez après leur création. Je ne laisse que des œuvres que je revendique pleinement, qui correspondent à une nécessité. Écrire de la musique pour décrire de la musique ne m'intéresse pas. Il suffit d'avoir un peu de maître pour le faire, mais c'est du travail d'usine et non de la création. Je préfère refuser une commande. L'œuvre doit vous emporter, le compositeur, l'interprète, le public. J'ose me définir comme une musicienne avant



d'être compositrice : je ne suis pas un grand penseur comme certains compositeurs de l'avant-garde, j'ai un rapport plus intuitif à l'écriture, même si celle-ci est très élaborée.

Laissez-vous une marge de liberté à vos interprètes ?

Mon écriture est très précise, mes partitions comportent énormément d'indications de détails qu'il faut évidemment respecter. En ce qui concerne la lettre, il y a donc très peu de marge. Mais pour l'esprit, je crois que ma musique donne aux interprètes la possibilité d'explorer, leur

personnalité. Mon *Concerto pour violon* sonne très différemment selon qu'il est joué par Christian Tetzlaff, vigoureux, puissant, très expressif, ou par Hae-Sun Kang, plus introvertie et distancée. J'aime les deux.

Vous active-t-il d'être en conflit avec un interprète ?

Très rarement. J'ai vraiment eu de la chance avec mes interprètes, que ce soit Simon Rattle, Kent Nagano, Barbara Hannigan et tous les autres. Le seul cas difficile a été avec le metteur en scène Achim Freyer, qui a signé la création de

Unsuik Chin :
« Ma musique donne aux interprètes la possibilité d'explorer leur personnalité. »
PRISCA KETTERER

mon opéra *Alice in Wonderland*. Sa mise en scène s'éloignait complètement du livret, les répétitions se passaient dans les cris et les invectives, je me sentais dépossédée de ma création. Depuis, il y a eu plusieurs nouvelles productions de mon opéra, eh bien, celle d'Achim Freyer est la de loin ma préférée, c'est lui qui a le mieux rendu justice à la pièce ! Comme quoi, il faut savoir se défendre de son œuvre une fois qu'elle est jouée, la laisser vivre sa vie. Ce n'est pas toujours facile.

Mon écriture est très précise, mes partitions comportent beaucoup d'indications de détails ?

Vos œuvres semblent se renouveler, et pourtant on sent un fil conducteur. Vous nous éclairez sur ce paradoxe ?
Il est vrai que je mets un point d'honneur à trouver dans chaque nouvelle pièce au moins un procédé que je n'ai utilisé dans aucune autre. Mais il y a des éléments qui jouent un très grand rôle dans toute ma musique. La virtuosité, par exemple, qui n'est nullement, pour moi, synonyme d'effet garanti ou de spectaculaire. J'aime l'idée d'une étincelle qui vous fait aller au-delà de vos limites, j'essaie d'être virtuose comme compositrice et je demande la même chose aux interprètes. Il faut aussi, mais plutôt l'humour noir, le sarcasme, seul moyen de faire preuve d'auto-humour et de ne pas se prendre au sérieux. Je suis implicitement avec moi-même !

En concert à la Maison de la Radio (Paris XIV), ce soir et samedi, et à la Philharmonie (Paris XIX), le 27 novembre.

JOURNAL

TROIS ŒUVRES D'UNSUK CHIN À LA MAISON DE LA RADIO - TRANSPARENCES ET VIRTUOSITÉ - COMPTE-RENDU



JEAN-GUILLAUME LEBRUN

[LIRE LES ARTICLES >>](#)

TAGS DE L'ARTICLE

UnsuK CHIN, Orchestre Philharmonique de Radio France, Kwamé RYAN, Sunwook Kim

[PLUS D'INFOS SUR MAISON DE LA RADIO, GD AUDITORIUM](#)

Le Festival d'automne célèbre cette année la compositrice Unsuk Chin. Native de Séoul, elle est installée depuis longtemps à Berlin et ses œuvres sont régulièrement jouées à travers le monde. Le premier concert de cette rétrospective le montre, avec trois œuvres pour orchestre, avec ou sans soliste, commandées et créées par des orchestres de trois continents : Europe, Amérique et Asie.

Pour autant, il ne faut pas chercher dans ces œuvres un écho de traditions musicales exotiques. Si une œuvre comme *Rocaná* (2008), qui ouvrait le concert, fourmille de références, c'est à l'héritage de la création musicale européenne du 20^e siècle qu'elle emprunte. Si Unsuk Chin a développé auprès de György Ligeti, dont elle a été l'élève à Hambourg, une écriture rythmique, cinématique très poussée, on entend ici davantage l'ombre de Berio (pour la continuité du flux musical et pour l'impact sonore), Boulez parfois (pour l'orchestration) ou encore Grisey (pour les moments de tension générés par les timbres).

Avec le *Concerto pour piano*, une œuvre plus ancienne (1997), l'approche est en revanche franchement rythmique, voire mécanique, une sorte d'anti-concerto où le soliste est constamment pris dans les trames de l'orchestre, sentiment que renforce le jeu retenu du pianiste Sunwook Kim.

Composé en 2008, le *Concerto pour violoncelle* est beaucoup plus personnel, tout en contrastes et d'atmosphères très variées. Le discours musical est mené tout au long des quatre mouvements par le soliste, tantôt élégiaque, tantôt incisif (dans le second mouvement en particulier, qui s'ouvre sur un magnifique dialogue du violoncelle et des percussions), qui entraîne l'orchestre comme une ombre. Le jeune violoncelliste Isang Enders (27 ans) s'y est montré remarquable, tant pour la conduite du discours que pour la finesse des timbres. Tout aussi virtuose, l'Orchestre philharmonique de Radio France, dirigé par Kwamé Ryan, a quant à lui parfaitement restitué les transparences orchestrales d'Unsuk Chin.

Jean-Guillaume Lebrun



la musique
classique,
vivante

Paris, Maison de la Radio, 9 octobre 2015.

Prochains concerts autour d'Unsuk Chin dans le cadre du Festival d'automne le 27 novembre 2015 à la Cité de la musique – Philharmonie 2. www.festival-automne.com

Photo © Priska Ketterer

Anaclase – 9 octobre 2015

portrait d'Unsuk Chin – épisode 1
Orchestre Philharmonique de Radio France

par laurent bergnach

Isang Enders, Sunwook Kim et Kwamé Ryan

Festival d'automne à Paris / Auditorium, Maison de Radio France - 9 octobre 2015

concert (*Chroniques*, 2/2015)

Dans le cadre de l'Année France-Corée – plus de deux cents événements nationaux de septembre 2015 à août 2016 –, voici le premier des cinq concerts consacrés à Unsuk Chin, donnés ici-même et dans le nord-est de Paris. Plus d'une fois, notre média a relayé le travail de la compositrice née à Séoul en 1961, à travers cette Europe où elle rêvait de fuir la pauvreté, la dictature et l'irrespect cruels vécus durant sa jeunesse : les créations de *Le silence des sirènes* à Lucerne [lire notre chronique (<http://www.anaclase.com/chroniques/barbara-hannigan-et-simon-huttle>) du 23 août 2014] et de *Fanfare chimérique* au Centre Pompidou [lire notre chronique (<http://www.anaclase.com/chroniques/ensemble-musicacontemporain-0>) du 15 avril 2011], la reprise d'*Alice in wonderland* à Genève [lire notre chronique (<http://www.anaclase.com/chroniques/alice-in-wonderland-alice-au-pays-des-merveilles>) du 14 juin 2010], etc.



Avec l'entretien accordé à Martin Kaltenecker à Berlin, la ville d'adoption de la musicienne depuis 1988, on en apprend plus sur son apprentissage autodidacte, grâce à la présence exceptionnelle d'une centaine de disques dans une salle de collège, ou à la radio, arrivée à la fin des années soixante. Plus tard, alors que la philharmonie locale joue en boucle le répertoire, elle découvre sans rechigner l'histoire du XXe siècle (Stravinsky, Nono, Boulez, etc.), avec le compositeur Sukhi Kang. Boursière à Hambourg, elle approche avec György Ligeti

Email
(<http://www.addthis.com>)

d'autres musiques encore, dont celle des marginaux (Partch, Vivier, Nancarrow), loin du dogmatisme de Darmstadt. Draconien, le Hongrois la pousse à l'originalité. Elle confie :

« L'harmonie est chez moi un pôle fondamental, mais j'utilise maintenant librement toute la palette, les accords parfaits autant que les bruits. On peut repérer parfois des similitudes avec les spectraux, mais de fait, ça ne venait pas des compositeurs français, même si Grisey m'impressionnait beaucoup. [...] Lorsque je conçois une œuvre, j'aimerais évidemment qu'elle se singularise, qu'elle dise ce que d'autres n'ont pas encore dit. Jusqu'à 50%, on retrouve des éléments qui existent aussi ailleurs, mais il faut qu'il y ait des choses nouvelles ».

Première des œuvres au programme, *Rocaná* (Montréal, 2008) présente un flux continu qui souhaiterait traduire divers phénomènes lumineux (distorsions, réfractions, réflexions, etc.) – le titre en sanskrit, *chambre de lumière*, en annonce d'ailleurs le propos. Ici, on trouve nombre de climats changeants que dominent timbres scintillants (brillance sourde des cuivres, cloches aux allures de gamelan, etc.) et impulsions rythmiques régulières (décharges de caisse claire aux timbales mêlée, etc.).

Suit le *Concerto pour piano* (Cardiff, 1997) dans lequel Unsuk Chin souhaite mettre en avant « les aspects cinétiques et virtuoses de l'instrument – sa dimension ludique, en somme ». N'y repère-t-on pas, en alternance avec des passages qui foisonnent d'agitation, d'inquiétude et de mystère, des moments plus tendres, comme une boîte à musique venue de l'enfance que le ressort détendu conduirait en *decrescendo* métrique, ou encore des reliefs gigoteurs et taquins qui valorisent les qualités du pianiste Sunwook Kim, habitué aux structures romantiques [lire notre chronique (<http://www.anaclase.com/chroniques/sunwook-kim-joue-mozart-beethoven-et-moussorgski>) du 27 janvier 2011] ?

Après l'entracte, Kwamé Ryan, chef à la battue limpide et précise, et l'Orchestre Philharmonique de Radio France invitent l'épatant Isang Enders pour le *Concerto pour violoncelle* (Londres, 2009/2013). Le contraste s'y cultive non seulement entre ses quatre mouvements mais aussi entre *tutti* et soliste. Le premier semble assoupi ? Le second en profite pour délivrer sa plainte lyrique. Les autres cordes sont félines et sauvages, distribuant des coups de griffes ? Le violoncelle affronte cette jungle de façon éthérée, voire débonnaire... Saisi par tant de beauté, le public hésite plusieurs secondes avant d'applaudir créatrice et interprètes.

LB

Anaclase – 10 octobre 2015

création de Into... de Jeongkyu Park
portrait d'Unsuik Chin – épisode 2

par bertrand bolognesi

Nieuw Ensemble Amsterdam, Ed Spanjaard

Festival d'automne à Paris / Studio 104, Maison de Radio France - 10 octobre 2015

concert (chroniques/2/2015)

Ouvert hier par l'Orchestre Philharmonique de Radio France *in loco*, le cycle que consacre le *Festival d'automne à Paris* à Unsuik Chin [lire notre chronique (<http://www.anaclase.com/chroniques/portrait-d%27unsuik-chin-%E2%93%92-%C3%A9pisode-1>) de la veille] se poursuit cet après-midi par un concert du Nieuw Ensemble Amsterdam mettant au menu plusieurs opus de la compositrice coréenne auxquels il donna lui-même le jour. À commencer par *Cosmigimmicks*, indiqué « *pantomime musicale* », d'abord créé en avril 2012 à Amsterdam sous la direction du Brésilien Celso Antunes puis, dans sa version définitive, par la même équipe à Witten un an plus tard – de fait, il s'agit d'une co-commande de l'ensemble hollandais et du festival autrichien.

Shadow play, le premier de ses trois mouvements, est introduit par un timide effleurement de la guitare – l'auteure dit elle-même qu'il « *s'ouvre par des bruits* » (brochure de salle). La mandoline la rejoint aussitôt, puis des grattés-frottés du violon, du piano et de la harpe envahissent le champ. Huit minutes plus tard, *Quad*, le second épisode, inspiré de l'œuvre éponyme de Samuel Beckett (1981), convoque lui aussi la guitare, avec un solo fascinant percuté sur la caisse, soudain investi par l'énergie bondissante d'une écriture rythmique sans cesse renouvelée, dans un tissage complexe et proprement hypnotique. Au fil de près de sept minutes, le déchaînement s'opacifie, rehaussé des *stimuli* aigus du violon et des longues plaintes de la trompette, pour s'éteindre dans les sautes d'humeur progressivement effacées du piano. Fort influencée par György Ligeti, Unsuik Chin lui rendit hommage avec *Thall* dont elle annonce l'atmosphère « *...à la fois sentimentale et macabre, décrivant la psyché d'un individu déchiré, les changements d'état d'esprit étant illustrés par les altérations du langage harmonique* » (même source) – on pense aux pages d'Imre Kertész sur le dégoût et l'irascibilité du musicien hongrois à la fin de sa vie (*L'ultime auberge*, Actes Sud, 2015). La guitare entêtante introduit et conclut cette danse hésitante et contrariée dont elle souligne le dessin micro-intervallique par l'impact rythmé digital sur la corde. À l'âpreté des inserts violonistiques répondent les presque rassurantes punctuations de la harpe. Ed Spanjaard mène d'un geste sagement précis les sept instrumentistes.



© priska ketterer

Email
(<http://www.addthis.com>)

En 1979 paraissait *Die unendliche Geschichte* (*L'histoire sans fin*) au fil des vingt-six chapitres duquel Bastian, un petit garçon solitaire, réalise sur le mode fantastique le paradoxe du roman que les meilleurs écrivains prétendent volontiers écrit par leurs lecteurs. En 1991, dans l'œuvre du Bavarois Michael Ende (1929-1995) Chin trouvait en partie la matière de son *Akrostichon-Wortspiel* qu'elle broda de soies autrement excentriques, s'agissant de *Through the looking-glass* de Lewis Carroll (1871) – c'était une dizaine d'années avant sa composition d'*Alice in Wonderland*, opéra puisant lui aussi dans l'univers du pasteur britannique [lire notre chronique (<http://www.iancase.com/chroniques/alice-in-wonderland-alice-aupres-des-merveilles>) du 14 juin 2010]. Créé en septembre 1991 par David Porcelijn à la tête du Nieuw Ensemble Amsterdam, puis par le Première Ensemble sous la baguette de George Benjamin à Londres le 8 septembre 1993, dans sa version révisée, les « sept scènes de contes de fées » à former *Akrostichon-Wortspiel* ajoutent cinq instruments à l'effectif précédemment entendu (alto, contrebasse, clarinette, flûte, hautbois), abandonnent la guitare (mais la mandoline demeure) et convoquent un soprano.

D'emblée, la partition précipite l'écoute dans le merveilleux. Yeree Suh prête un organe souple à la déambulation dramatisée de *Versteckspiel* (*Cache-cache*), assez obsédant. À la violence avouée de *Das Rätsel von den drei magischen Toren* (*L'énigme des trois portes magiques*), puissamment projetée, succède le traitement orchestral infiniment fluide du bref *Die Spielregel* (*La règle du jeu*), puis les fort aérées *Vier Jahreszeiten in fünf Strophen* (*Quatre saisons en cinq strophes*) qui ne dédaignent pas de siffler, au besoin, dans l'aura fantomatique des gongs. Soudain survient l'opéra, avec *Domifare S*, lyrique en diable, comme l'enthousiasme de l'épreuve enfin vaincue. Très rythmiques, les quatre-vingt dix secondes de *Das Beliebigkeitsspiel* (*Le jeu du n'importe quoi*) s'achèvent dans un rire un peu torve. Il contraste avec la parodique solennité du dernier mouvement (le plus long), *Aus der alten Zeit* (*Écho du bon vieux temps*), dont lestragiques appels aigus descendants de la voix (si – si bémol) enfouissent dans l'oreille son absurde vertige.

Troisième page d'Unsusuk Chin à ce programme, la seconde mouture de *Gougalon* (2011) fut rendue publique par Susanna Mälkki et l'Ensemble Intercontemporain il y a trois ans, à Paris [lire notre chronique (<http://www.iancase.com/chroniques/cr110314/Saisons-de-seul-sheng-herd-et-de-teu-kin>) du 10 janvier 2012]. Il s'agit de six « scènes de théâtre de rue » tournées vers le monde des bateleurs et son Grand-Guignol grinçant, réminiscence d'un quartier pauvre de Séoul où des « ...musiciens amateurs et des acteurs allaient de village en village pour vendre à la population les potions médicamenteuses qu'ils avaient eux-mêmes confectionnées et qui, dans le meilleur des cas, s'avéraient inefficaces ». Conçue pour vingt-cinq musiciens, cette bascule ghelderodienne dans la dérision du kitsch oriental lance de spectaculaires avis en son *Lever de rideau*, brillant et persifflé. Suit un irrésistible *Lamento du chanteur chauve*, quasi valse détournée – osons ! – qui fait pleurnicher la trompette bouchée. Et les métalphones de tourner dans un souvenir de dentition spirite ! *La grimace de la diseuse de bonne aventure avec ses fausses dents* bombarde de mille rythmes (*The grinning fortune teller with the false teeth*) une péroraison pieusement ridicule de la même trompette – effet assuré : on rit ! Les deux percussionnistes quittent le haut de l'orchestre pour gagner les touches gauche et droite où, en position de solistes, donner le surprenant *Episode between bottles and cans* (*Épisode entre bouteilles et bidons*) ; le *tutti* les relais de quelques interventions percussives, avant qu'un voile feutré étouffe subtilement la performance. Puis les cordes se conjuguent dans une lancinante *Dance around the shacks* (*Danse autour des cabanes*), dotée d'un côté incantatoire et mélancolique qui va s'asphyxiant. Habile, *Gougalon* part, pour finir, à *La chasse à la tresse du charlatan* (*The hunt for the quack's plait*) dont le taïaut est donné par une contrebasse plus que rageuse : l'événement est à son comble.

Avant cette œuvre haute en couleurs était donné en première mondiale *Into...* pour sheng et ensemble (deux violons, alto, deux violoncelles, contrebasse, piano, flûte, piccolo, clarinette, clarinette basse, trombone, trompette, harpe et percussions), commandé par le *Festival d'automne à Paris* et le Seoul Philharmonic Orchestra au jeune Jeongkyu Park (né en 1981). « Ce travail exprime mon désir de mettre en relation un instrument traditionnel d'Asie orientale avec un orchestre occidental [...]. Le sheng est le seul instrument aérophone à anches libres. Cette spécificité m'a permis de le joindre à un orchestre », précise le compositeur. On découvre une œuvre inventive qui prolonge délicatement dans les bois du *tutti* la sonorité inattendue – quelque part entre harmonica, accordéon et orgue – de la partie solistique tenue par Wu Wei, à travers une sorte de bref prélude aéré, suivi d'une section nettement plus tonique aux demi-teintes d'ingénieuse facture. Bien que concis (à peine neuf minutes), *Into...* voyage dans plusieurs climats, avec une dextérité toute personnelle.

Encore trois rendez-vous avec la musique d'Unsusuk Chin : ce soir, ici-même (20h) puis le 27 novembre à la Philharmonie où, après avoir exploré en partie son catalogue chambriste (18h30), les solistes de l'EIC donneront *Doppelkonzert* et *Graffiti* sous la direction de Tito Ceccherini(20h30) – le portrait continue !

【法廣RFI】2015年巴黎秋季藝術節



第44屆巴黎秋季藝術節festival d'automne à Paris

法廣《法國文藝欣賞》專欄報導:巴黎秋季藝術節每年9月至12月在巴黎和週邊地區40多個演出場所進行。已經有超過40年歷史的巴黎秋季藝術節邀請來自世界頂尖藝術家參加，不僅有著名藝術家，呈現經典作品，而且重點還向青年藝術家提供實驗性創造機會。今年有超過50多種演出，展示戲劇，音樂，舞蹈，電影和視覺藝術等不同藝術的創作，巴黎秋季藝術節繼續鼓勵創新實驗和跨文化合作的傳統。

巴黎秋季藝術節屬於當代藝術的盛會。戲劇、音樂、舞蹈、造型藝術、電影等多種藝術種類一起表演。每年從9月至12月三個月的時間裡，通過多個表演場向上萬名觀眾展示不同的藝術創作，讓人耳目一新。

2015年如同往年一樣巴黎秋季藝術節從9月9日開始到12月31日結束，由來自韓國，摩洛哥，美國，丹麥，澳大利，科特迪瓦，埃及等國的藝術家表演節目豐富。因為今年是韓國年，本週末在“廣播之家”舉行的兩場節目非常受關注。秋季藝術節邀請了音樂界著名作曲家的韓國人陳銀淑（Unsuik Chin）表演。

陳銀淑1961年出生於首爾，從小學習鋼琴與音樂理論，在首爾學習譜曲，後赴德國漢堡師從利蓋蒂進行她的創作。陳銀淑2001年被邀請擔任柏林德意志交響樂團特聘作曲家，她當時創作的“小提琴協奏曲”，該曲目中2004年還贏得了有音樂界的諾貝爾獎之稱“格文美爾大獎”。法國《世界報》形容她的樂曲悠揚，複雜，讓聽眾震撼，成為當地音樂界重要人物。請聽她此次演奏的 Études pour piano。

另外，美國演奏小組拉蒙特·揚小組在10月14日在 Église Saint-Eustache 演出，演奏在1962年譜寫的“四個中國夢”音樂，讓大家領略夢幻簡約的音樂風格。

法國喜劇表演藝術家艾維克（Christophe Alévêque）在圓形劇場演出（Rond-Point）。在他表演的“明天會更好”這部劇目中，回顧今年年初在巴黎發生的恐怖分子襲擊《查理週刊》，造成多人死亡慘案。這位政治喜演員用灰色的幽默譴責現在沉重的社會氣氛。他期望用笑讓大家對現政治進行深思，他認為一些哲學家 and 法國精英沒有明白現在社會已經發生深刻變化，與以前不同。

Den Sorte Skole 演奏小組推出的電子音樂也讓人難忘。他們如同音樂魔術師，讓人似乎看聽到了來自宇宙的樂聲，也如同詩人，讓人感到電子音樂的美妙。

巴黎秋季藝術節始於1972年，受到當時法國總統蓬皮杜的支持，當時的文化部長米歇爾·吉創立。巴黎秋季藝術節自創始以來一直受到法國文化文化部，巴黎市政府，法蘭西島大區政府以及所有贊助夥伴的支持。

（羅拉/法國國際廣播電台記者撰稿）

France Musique – 26 octobre 2015



LES LUNDIS DE LA CONTEMPORAINE

PAR ARNAUD MERLIN LE LUNDI DE 20H À 21H30

[réécouter](#) | [à venir](#) | [contactez-nous](#)

Portrait de la compositrice Unsuik Chin #1

le lundi 26 octobre 2015



 **ÉCOUTER L'ÉMISSION** disponible jusqu'au 25/11/2015



Concert enregistré le 9 octobre à la Maison de la Radio dans le cadre du Festival d'Automne.

► Après le concert : retrouvez notre invité : [Georges Aperghis](#) le billet d'Arnaud Merlin et le reportage de Pierre Rigaudière dans le [Magazine de la contemporaine](#).

► [Portrait d'Unsuik Chin](#)

► A l'occasion de l'Année France-Corée, et en coproduction avec le Festival d'Automne à Paris, l'Orchestre Philharmonique de Radio France invitait Unsuik Chin et ses œuvres les 9 et 10.

Le concert de ce soir ouvrait la série des trois concerts consacrés à la compositrice coréenne. Pour ce premier concert, le programme proposait trois partitions d'Unsusuk Chin en création française, successivement *Rocana* pour orchestre, puis un *concerto pour piano et orchestre* et enfin un *concerto pour violoncelle*.

Rocana est une partition qui date de 2008. Son titre signifie « chambre de lumière » en sanskrit, Unsusuk Chin s'est intéressée au comportement des rayons de lumière, à leurs distorsions, réfractions et autres réflexions, et elle a cherché à traduire en musique ces phénomènes dans une sorte de flux continu que l'on peut observer selon différents points de vue.

Le concerto pour piano a été créé en 1997 à Cardiff, sur command de la BBC. Il s'agit d'une partition très ludique, volontairement virtuose, cinématique, même, selon les termes d'Unsusuk Chin. Le concerto est en quatre mouvements, chacun construit à partir d'une petite cellule simple qui se développe d'une manière complexe et imprévisible.

Le concerto pour violoncelle est lui aussi le fruit d'une commande de la BBC, conçu en 2008 et créé en 2009. Le premier mouvement est une sorte de récitatif autour d'un note principale, en l'occurrence un sol dièse. Le deuxième se rapproche d'un mouvement perpétuel. Le troisième s'ouvre sur un genre d'un choral, tandis que le dernier mouvement pourrait s'envisager comme un de conflit psychologique entre le violoncelle et l'orchestre.

► Programme

► Programme

Unsusuk Chin

♪ *Rocana*

Orchestre Philharmonique de Radio France
Kwamé Ryan, direction

♪ *Concerto pour piano et orchestre*

Orchestre Philharmonique de Radio France
Sunwook Kim, piano
Kwamé Ryan, direction

♪ *Concerto pour violoncelle et orchestre*

Orchestre Philharmonique de Radio France
Isang Enders, violoncelle
Kwamé Ryan, direction

Thèmes **+ Contemporain**

Cadences – novembre 2015

cadences

L'ACTUALITE DES CONCERTS

[N° 288 NOVEMBRE 2016]

Dossier
les deux
concertos
de Ravel

Nemanja Radulovic
violon

CHRISTINA PLUHAR
ALEKSANDRA
KURZAK
UNSUK CHIN
JEAN-EFFLAM BAVOUZET

© Marc Stoppat / DG



Née en 1961, la compositrice Unsuk Chin a étudié auprès de György Ligeti. Elle a remporté le prestigieux Grawemeyer Award en 2004.

Unsuk Chin *monts et merveilles*

Le 27 novembre - Philharmonie 2
Ensemble Intercontemporain, Tito Ceccherini (direction)
Le 28 novembre - CRR de Paris
Ensemble 2e2m, TIMF Ensemble, Soo-yeoul Choi (direction)

APRÈS UN PREMIER VOLET EN OCTOBRE, LE FESTIVAL D'AUTOMNE PRÉSENTE UNE SECONDE SÉRIE DE CONCERTS CONSACRÉS À LA COMPOSITRICE UNSUK CHIN, L'UNE DES TRÈS GRANDES COMPOSITRICES ACTUELLES.

La musique d'Unsuk Chin brouille les pistes. D'inspiration ni totalement asiatique (la compositrice a quitté la Corée en 1985), ni vraiment européenne (sa musique est jouée partout dans le monde, sauf en Allemagne où elle réside depuis près de 30 ans !), ses œuvres sont appréciées par un très vaste public, qui en loue la séduction immédiate autant que la sophistication sonore : « Pour moi, il est très important d'écrire de la musique qui possède plusieurs niveaux de compré-

hension. J'essaie toujours de faire en sorte que chacun, du mélomane occasionnel aux professionnels musicaux, puisse en retirer quelque chose ».

Aucune concession cependant : la musique d'Unsuk Chin brosse un monde singulier, à la manière d'un labyrinthe dont les parois seraient faites de l'étoffe dont se tissent les rêves : « Mes rêves sont importants pour composer ma musique, car le rêve permet un contact avec un autre monde. Il m'est déjà arrivé de rêver de choses qu'on ne voit pas dans le quotidien, par exemple d'un

espace en quatre dimensions ou de phénomènes astronomiques. Cela est peut-être dû au fait que je me considère toujours un peu comme une outsider en Europe. J'ai quitté la Corée dans ma jeunesse si bien que je me suis ouverte à de nombreuses influences extérieures. Par exemple, dans le Double Concerto que l'Ensemble intercontemporain donne en novembre, j'essaie de fusionner le son d'un piano et de la percussion de façon à créer une sonorité hybride à la manière d'un gamelan. Plus que la musique de cour traditionnelle coréenne (que j'ai découverte sur le tard), le gamelan a probablement été la découverte musicale la plus importante de toute ma vie ; la complexité des rythmes n'empêche pas une certaine fluidité, et les phrases musicales prennent parfois des directions absolument imprévisibles ». Un discours insolite dans lequel sont passés maîtres les musiciens de l'Ensemble intercontemporain, compagnons de la première heure de la compositrice.

Après *Alice au pays des merveilles*, Unsuk Chin travaille actuellement à un second opéra (création au Covent Garden de Londres prévue en 2018) consacré à un autre ouvrage de Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*. L'action (surréaliste !) se situe dans un monde inversé dans lequel on doit s'éloigner pour se rapprocher d'un objet, où l'on se souvient du futur et où il faut courir très vite pour rester sur place ; autant d'images que la compositrice se fera, on l'imagine, un plaisir de transcrire en musique. « À la surface, c'est une histoire très simple pour les enfants mais si vous allez plus loin, vous pouvez observer des choses beaucoup plus profondes, en lien avec de nombreux domaines comme la science, les mathématiques, la psychologie ou la linguistique, et découvrir ce réseau est fascinant ».

Une description qui s'applique parfaitement à la musique d'Unsuk Chin.

■ Laurent Vilarem

Cadences – Novembre 2015

PORTRAIT UNSUK CHIN

Concert-rencontre. Solistes de l'Ensemble intercontemporain. Dimitri Vassilakis, piano ; Victor Hanna, percussion.
18h30. Philharmonie 2, Amphithéâtre.
9 €. Tél. : 01 44 84 44 84.

CHIN, SHIN, PANG

Ensemble intercontemporain. Dir. : Tito Ceccherini. Sébastien Vichard, piano ; Samuel Favre, percussion.
20h30. Philharmonie 2.
18 €. Tél. : 01 44 84 44 84.

Gaeksuk – novembre 2015



1984년 창간 국가대표 음악·공연예술지

가악수

피아니스트
랑앙
파리의 낭만을 그리다

Monthly Music &
Performing Arts
Magazine Auditorium
Vol. 381
2015.11

문화체육관광부 선정
우수 콘텐츠 잡지

Gaeksuk's EYE

FROM PARIS®

파리 가을 축제의 초대 작곡가 진은숙

라디오 프랑스에서 펼쳐진 그녀의 음악 세계



올해 44회를 맞이한 파리 가을 축제의 가장 중요한 음악 부문 프로그램은 작곡가 진은숙의 초상회였다. 작곡가 진은숙을 집중 조명하는 연주회가 10월 9일과 10일 라디오 프랑스에서 진행되었다.

10월 9일에는 라디오 프랑스 내 오디토리움에서 크와에 라이언/라디오 프랑스 필하모닉이 진은숙의 피아노 협주곡(협연 김선옥)과 첼로 협주곡(협연 이상 멘더스)을 연주했다.

10월 10일에는 이상 멘더스와 김선옥이 리게티의 첼로 소나타, 진은숙의 피아노 연습곡 1·2·5번, 윤이상의 첼로와 피아노를 위한 '공간 1', 드뷔시의 첼로 소나타를 선보였다. 올 시즌부터 라디오 프랑스 필하모닉의 음악감독이 된 미코 프랑크의 어시스턴트 지휘자 마제나 디아쿰이 지휘하는 라디오 프랑스 필하모닉의 수석 단원들로 구성된 앙상블과 소프라노 서예리가 진은숙의 오페라 '이상한 나라의 앨리스' 모음곡을 연주했다. 이날 오후에는 라디오 프랑스 내 스튜디오 104에서 진은숙의 음악 언어를 이해하게 해주는 동시에 그의 음악을 특징짓는 대표적인 작품 '코스미기믹스'와 '말의 유희'가 너무 앙상블에 의해 연주되기도 했다. 이를 동안 라디오 프랑스에서는 진은숙의 작품 외에도 작곡가 박정규·서지훈 등의 작품이 함께 연주되었다.

2010년 스위스 제네바의 그랑 테아트르에서 진은숙의 오페라 '이상한 나라의 앨리스'를 관람한 적이 있다. 당시 이 오페라가 남긴 인상은 대단히 신선했는데, 그의 작품들은 여느 현대 작곡가의 작품과 마찬가지로 연주하기가 어렵다. 최고 수준의 연주 기량을 지닌 음악가라 할지라도 스스로의 역량을 극한까지 추구해야 하는 작품이 많다. 그럼에도 진은숙의 작품에서 드러나는 비르투오시티는 청중을 압도하기보다는 상상력을 자극하는 유희로 다가온다. 작품이 지니고 있는 독특한 유연성과 시적 상상력 때문이다.

진은숙은 이미 유럽과 프랑스에서 익히 알려진 작곡가이고, 상당수의 작품은 현대음악 레퍼토리 가운데서도 고전적인 위치를 차지하면서 지속적으로 연주되고 있다. 이를 동안 파리의 음악 전문가와 애호가들은 뛰어난 한국 젊은 음악가들의 연주로 진은숙의 음악 세계를 믿도 있게 경험할 수 있었다. 11월 27일에는 20년 넘게 진은숙의 음악을 연주해온 앙상블 앙테르콩탱포랭이 마한가지 파리 가을 축제의 일환으로 파리 필하모닉에서 두 번의 연주회를 통해 진은숙의 작품을 선보일 예정이다.

글 김동준(세월음악평론가) 사진 박진호(Studio Bob)

Un Suk Chin, une compositrice coréenne à Paris

► Véritable « emblème » de la création musicale coréenne, la musicienne est l'invitée du Festival d'Automne à Paris.

« À l'époque où j'étais étudiante, nous étions plusieurs à fréquenter la faculté de musique et nombre de nos professeurs étaient des femmes », se félicite la compositrice sud-coréenne Un Suk Chin. Dans la société coréenne alors patriarcale, la composition musicale était même considérée comme une « profession féminine ». « Entreprendre une carrière dans ce domaine était beaucoup plus facile que dans bien d'autres domaines de la création. On trouve aussi des femmes chefs d'orchestre, la plus connue étant la brillante Shiyeon Sung, assistante de l'Orchestre symphonique de Boston et chef associée du Philharmonique de Séoul », détaille Un Suk Chin.

Née à Séoul en 1961, Un Suk Chin est l'auteur d'une musique à la fois complexe et évocatrice, séduisante et émouvante. Le portrait que brosse le Festival d'Automne à Paris ne manquera pas de confirmer combien cette artiste est puissamment originale. Installée depuis 1982 en Allemagne, où elle a notamment été l'élève, à Hambourg, de György Ligeti, Un Suk Chin est désormais fort appréciée dans son pays natal. « Ma musique a longtemps été peu jouée en Corée, relève-t-elle pourtant. Le problème y est l'absence d'infrastructures. Bien sûr, il y a d'innombrables étudiants, un large public, mais ni tradition de musique de chambre ni culture d'orchestre, et moins encore de musique contemporaine. Les instrumentistes veulent non seulement devenir solistes, mais aussi s'exprimer dans le seul répertoire classique ou romantique. Même les grands compositeurs du XX^e siècle sont méconnus. »

Pourtant les choses bougent, comme le prouve sa résidence comme « directrice de la Musique contemporaine » de l'Orchestre philharmonique de Séoul, à la demande de son directeur musical, Myung-Whun Chung : « J'invite les jeunes compositeurs coréens, programme des séries de concerts, organise ateliers, activités pédagogiques, lectures, films ou expositions... » Sans oublier de promouvoir ses compatriotes. « Outre le Philharmonique de Séoul, précise-t-elle, il y a d'excellents musiciens coréens – la plupart vit à l'étranger –, avec qui je travaille étroitement, non pas en raison de leur nationalité mais parce qu'ils sont formidables. Myung-Whun Chung, bien sûr, mais aussi des artistes comme la soprano Yeree Suh, le pianiste Sunwook Kim ou le violoncelliste germano-coréen Isang Ender... »

Également directrice de la série « Music of Today » de l'Orchestre Philharmonia de Londres, Un Suk Chin compose en ce moment son second opéra, *De l'autre côté du miroir* d'après Lewis Carroll – après son *Alice au pays des merveilles*, créé en 2007 à l'Opéra de Munich. Il s'agit d'une commande

du Covent Garden de Londres... pour la saison 2018-2019.

BRUNO SERROU

À retenir déjà le portrait suivi d'un concert, le 27 novembre à 18 h 30 puis 20 h 30 (Philharmonie de Paris). **RÉSERV.** : 01 53 45 37 17 et www.festival-automne.com



PIERRE AITIERE

Télérama Sortir – 25 novembre 2015

Ensemble Intercontemporain, Tito Ceccherini

Le 27 nov., 20h30, Cité de la
musique – Philharmonie 2, 221,

av. Jean-Jaurès, 19^e, 01 53 45 17 17,
festival-automne.com. (18€).

T Retrouvons les
compositions ludiques et
raffinées d'Unsuk Chin
(*Doppelkonzert* et *Graffiti*)
ainsi qu'une création de
Donghoon Shin et la page de
Sun-young Pahg, *Ich spreche
dir Nach*. Le tout servi avec
passion par l'Ensemble
Intercontemporain, Samuel
Favre (percussions),
Sébastien Vichard (piano) et
Tito Ceccherini à la direction.
Un voyage musical en Corée.

Figaroscope – 25 novembre 2015

●●● **Ensemble Intercontemporain** Direction musicale de Tito Ceccherini. Avec Sébastien Vichard (piano) et Samuel Favre (percussion). Unsuk Chin ("Doppelkonzert", pour piano, percussion et ensemble, "Graffiti", pour orchestre de chambre), Donghoon Shin (Oeuvre nouvelle), Sun-young Pagh ("Ich spreche dir nach", pour ensemble. PHILHARMONIE DE PARIS, 221, av. Jean Jaurès (19^e). ☎ 0153451700. Pl : 14.4 à 18 €. **20H30.**

Resmusica – 4 décembre 2015

La musique coréenne à l'honneur à Paris

Publié le décembre 4th, 2015

Écrit par: Michèle Tosi



La musique coréenne d'aujourd'hui était à l'honneur le week-end dernier avec deux soirées somptueuses où compositeurs et interprètes coréens étaient conviés sur la scène parisienne.

En collaboration avec l'Ensemble Intercontemporain, le Festival d'Automne poursuit, à la Philharmonie de Paris cette fois, le portrait qu'il consacre cette année à la compositrice coréenne Unsuk Chin. À 18h30, elle répond aux questions de Martin Kaltenecker et Frank Harders lors d'un concert-rencontre qui prélude à une soirée entièrement coréenne. Le lendemain, à l'Auditorium du CRR de Paris, Pierre Roullier cède sa place au jeune chef Soo-Yeoul Choi et à l'ensemble TIMF (émanation du Tongyeong International Music Festival) qui découvre un large pan de la création coréenne affichant quatre générations de compositeurs.

Elève de Sukhi Kang en Corée puis de György Ligeti à Hambourg, Unsuk Chin vit aujourd'hui à Berlin et mène une carrière internationale, y compris dans son pays d'origine où elle collabore avec l'Orchestre Philharmonique de Séoul. Son *Doppelkonzert* pour piano, percussion et ensemble, inscrit au programme de la première soirée, est une oeuvre emblématique de la compositrice, qui la révèle au public parisien en 2003, année où l'EIC, co-commanditaire de l'oeuvre, la crée avec Dimitri Vassilakis au piano et Samuel Favre aux percussions.

Situés à jardin et à cour, ce sont Sébastien Vichard et le même Samuel Favre, au centre d'un dispositif de percussions pléthorique, qui assurent les parties solistes, aux côtés de l'Ensemble Intercontemporain et du chef Tito Ceccherini. La compositrice a placé de petites pièces de métal entre les touches du piano pour fondre les couleurs du clavier préparé à celles de la percussion. Procédant par relais instrumentaux et surimpressions de timbre qui hybrident les sonorités,

Un suk Chin cherche à lier solistes et ensemble en un « corps unique ». L'univers sonore extrêmement foisonnant sollicite l'énergie du geste – celui des solistes est hallucinant – et la cinétique des trajectoires sonores. La tension qui s'en dégage et l'éclat des couleurs sont très impressionnants, relevant d'un savoir faire et d'une virtuosité hors norme. La très belle coda laisse transparaître le côté félin et facétieux d'une écriture toujours finement ciselée.

Sa seconde pièce pour ensemble, *Graffiti*, a été créée en 2013 par le Los Angeles Philharmonic sous la direction de Gustavo Dudamel. On y retrouve à l'œuvre l'hyperactivité d'une musique sous tension et l'effervescence d'une écriture s'inspirant ici du phénomène du *Street Art*. Après *Palimpseste*, un premier mouvement d'une écriture extrêmement fouillée et cursive, *Notturmo urbano* prend des allures plus spectrales, semblant parfois évoquer le sheng (orgue à bouche traditionnel) et ses spirales sonores. Le dernier mouvement *Passacaglia* et sa « basse obstinée » est un exutoire à la virtuosité quasi obsessionnelle recherchée par la compositrice et transcendée ce soir par les forces de l'EIC.

Le programme affiche les œuvres de deux autres compositeurs. De Sun-Young Pagh (compositrice) d'abord, *Ich spreche dir nach* tente de « dire » en musique les mots de la poétesse néerlandaise Rozalie Hirs. Chuchotés par les instrumentistes, ces mots nous parviendront *in fine* à travers les haut-parleurs. Des figures sonores cernées par le silence habitent un univers onirique alliant violence du geste et raffinement des timbres, comme ce tintement délicat des bols coréens sur la peau de la timbale ou les sons éoliens de la flûte, plus intimistes encore et poétiques.

En création mondiale enfin, *Yo* du jeune Gonghoon Shin est une commande d'Un suk Chin et du Festival d'Automne. L'œuvre est un hommage à Jorge Luis Borges, une sorte de portrait de l'écrivain argentin en plusieurs « tableaux » renvoyant à cinq de ses écrits. Cette musique ludique et émaillée d'humour relève d'un imaginaire foisonnant qui sollicite les ressources d'une percussion très colorée. Si toute référence à la musique asiatique semble bien absente, l'élan énergétique et sans contrainte qui s'exerce dans la pièce n'est pas sans rappeler l'univers de sa compatriote et commanditaire Un suk Chin.



Un échange franco-coréen

L'invitation du TIMF sur la scène de l'Auditorium du CRR de Paris est le fruit d'un échange franco-coréen qui permettra à l'ensemble 2e2m de se produire à Séoul et à Tongyeong en mars et avril prochains. Dirigé ce soir par l'excellent Soo-Yeoul Choi, formé à l'école du Maître Chung, le TIMF, fondé en 2001, est une jeune phalange qui aborde tous les répertoires et s'engage tout particulièrement à défendre la création coréenne et internationale.

Deux oeuvres rendent un hommage appuyé à Isang Yun, un pionnier de la musique coréenne moderne qui s'installe en Allemagne dans les années 70. C'est Eric Crambes, violoniste émérite de 2e2m et seul musicien occidental à relayer ce soir l'Ensemble TIMF, qui s'empare du *Königliches Thema* (1976). Dans cette pièce redoutable pour violon seul, le compositeur coréen reprend le thème bien connu de l'*Offrande musicale* de Jean-Sébastien Bach, qu'il revisite à sa manière, en modifiant les éclairages et la conduite mélodique sans jamais s'écarter des points d'ancrage fondamentaux de l'écriture originelle. Dans *Oktett* (1978) pour quintette à cordes et trois instruments à vent, superbement défendu par l'ensemble TIMF, le violoncelle joué avec un plectre suggère très furtivement les sonorités de la cithare coréenne.

Buru pour voix et ensemble de Sukhi Kang, maître d'Unsook Chin, est la seule pièce du programme à invoquer la musique traditionnelle de Corée et sa dimension rituelle. La longue mélodie chantée par la merveilleuse soprano Hye Jung Kang évoque « la route vers l'harmonie artistique » suivie par les hwarangs, élite civile et militaire de la Corée. Sonnaillles, gongs et cymbales ponctuent cette incantation, relayée ou soutenue par les instruments.

Présente dans la salle, Jiyoun Choi est une autre élève de Sukhi Kang. Elle a poursuivi ses études au CNSM de Lyon avec Gilbert Amy puis à Paris où elle suit l'année de cursus de l'Ircam. Dans *Intoxication*, une pièce de 2015, l'écriture cursive laisse apprécier les coloris instrumentaux d'un ensemble aussi homogène que réactif. Les mêmes qualités se retrouvent dans *Moments Musicaux II* du jeune Jeongkyu Park travaillant quant à lui en Corée. La dramaturgie est à l'œuvre dans cette pièce bien conduite qui nous fait traverser des horizons variés, entre vitalité rythmique, lyrisme et couleurs spectrales.

Unsook Chin est également à l'honneur dans cette soirée avec *snagS&Snarls*, une suite de cinq miniatures pour voix et instruments. C'est une étude préparatoire à son opéra *Alice in Wonderland* qui a été créé à Munich en 2007. On sent d'emblée l'adéquation entre l'univers de Lewis Carroll et le geste fantasque et félin de la compositrice qui enchante chacun des épisodes de l'histoire. Agile et sensuelle, sinon très puissante, la voix de la soprano Hye Jung Kang, que l'on retrouve sur le devant de la scène, se plie à toutes les fantaisies de la ligne vocale. Cri, grognement et autres paroles en l'air colorent le flux mélodique auquel l'écriture instrumentale offre un écrin aussi léger qu'étincelant.

Crédits photographiques : EIC © Luc Hossepied; Ensemble TIMF © DR

Apothéose enchantée

PORTRAIT UNSUK CHIN, FESTIVAL D'AUTOMNE.

Paris, Philharmonie 2, le 27 novembre.



L'univers de la compositrice coréenne Unsuik Chin (née en 1961) est fait de gestes allusifs et d'ironie espiègle, mais plus encore d'un sens que l'on jurerait instinctif de la construction et de la dramaturgie musicales.

Dans le *Doppelkonzert* (2002), pièce maîtresse de la soirée qui clôt la série que lui consacre le Festival d'Automne, les deux solistes, pianiste et percussionniste, sont le plus souvent camouflés dans l'ensemble instrumental. Le piano partiellement préparé prend, dans le voisinage du vibraphone et des cloches, des allures de gamelan stylisé. Gammes par tons, irisations spectrales, polyrythmies survitaminées se résolvent dans des résonances extatiques, rien n'est prévisible ni convenu. L'inventivité ne flanche jamais, on partage avec les musiciens – Sébastien Vichard et Samuel Favre s'en donnent à cœur joie avec leurs comparses de l'Ensemble Intercontemporain – le plaisir d'être constamment maintenu sur le qui-vive. La fin géotropique,

lente glissade éthérée ponctuée par une évaporation dans les nimbes, est de toute beauté.

Plus convaincante que la pièce pour petit ensemble de Sun-Young Pagh (née en 1974), la création de Yo, du jeune Donghoon Shin (né en 1983) est assurément efficace.

Mais l'impression qui s'installe d'entendre une musique un peu trop formulaire et finalement guère typée est renforcée par le contraste avec les premières mesures du « palimpseste » qui ouvre *Graffiti* (2013) de l'aînée

◀ **Unsuik Chin**. La superposition de strates et d'allusions diffuses



produit une écriture complexe mais remarquablement aérée et lisible. Par son orchestration, mais aussi par l'adéquation de celle-ci avec la richesse de la substance harmonique, la micropolyphonie scintillante du *Notturmo* est magistrale. Les relais de timbres sont magnifiques, les effets d'orgue à bouche des cordes légèrement acidulées, ou encore l'alliage des cloches tubes et des *cow bells*, ne sont que quelques-unes des innombrables trouvailles de ce mouvement dont on voudrait que s'éternise l'aura lunaire. De façon inattendue, les impacts de cuivres constituent la basse d'une *Passacaille* doucement loufoque mais très virtuose et euphorisante, bercée par son swing polyrythmique désaxé qui mène au barrissement conclusif.

Si Unsuik Chin apparaît ici comme une compositrice de tout premier plan, hautement inspirée et en pleine possession d'une technique puissante, Tito Ceccherini confirme, par son aptitude à accomplir avec les musiciens un travail sans esbroufe, son rang parmi les chefs les plus doués de sa génération.

Pierre Rigaudière